COMITÉ POUR LA LIBÉRATION
DE F. GHEZZI

C.I.R.A.
14232

Au Secours
de
Francesco GHEZZI
un prisonnier du Guépéou

Prix : 1 fr. 50.

Francesco GHEZZI

SOMMAIRE :

Pourquoi cette brochure 1

Enfance de misère et jeunesse de révolte 2

Pendant la grande boucherie 8

Après-guerre en Italie 9

Au seuil de la NEP 10

Prisonnier des ministres social-démocrates allemands... 15

Ghezzi, ouvrier en Russie « neuve » 17

Dans les griffes du Guépéou 23

Protestations. Que faire ? 42

Post face 47

Adresse officielle du Comité pour toute correspondance : **Ernest Tanrez**, boîte postale Bureau place de la Chapelle, BRUXELLES.

Pourquoi cette brochure ?

La classe ouvrière révolutionnaire ne doit pas se faire un culte même de ses meilleurs militants, pour ne pas manquer à l'esprit d'action collective et égalitaire dont elle imprègne sa lutte. Ce n'est donc pas pour exalter la personnalité de notre camarade **Francesco Ghezzi** que cette brochure est forcément obligée de s'occuper de sa vie et de son sort. **Ghezzi** n'est qu'une unité parmi les nombreux prisonniers du gouvernement russe. Mais les circonstances de la lutte des classes ont amené ce gouvernement à démasquer sa véritable nature en s'attaquant, en la personne de **Ghezzi,** à un combattant révolutionnaire qui, précisément à cause de son activité internationale, est connu dans les milieux rebelles d'Europe et d'Amérique. **Ghezzi** est un symbole ; les intellectuels dictateurs de Russie ont frappé en lui non seulement l'ouvrier révolté de partout, ils ont emprisonné un des lutteurs des plus dévoués de la lutte antifasciste ; ils tiennent dans leurs geôles, sans le juger, un réfugié politique traqué par le gouvernement mussolinien, vivant en Russie la vie du prolétaire conscient ; ce n'est pas par ces pairs, par les membres de son syndicat des métallurgistes que **Ghezzi** se voit condamner à subir d'abord 3 ans de prison, pour commencer ensuite un exil interminable, qui ne se terminera qu'avec sa mort ; c'est dans le secret des bureaux des juges d'instruction du Guépéou, désignés dans les chancelleries du Parti, que ces enquêteurs exerçant en même temps les fonctions de juges et de geôliers, ont pris cette décision infâme.

Ce petit livre apporte des témoignages des divers coins du monde où **Ghezzi** a passé et lutté ; dans leur vérité, ces dépositions dessinent l'ouvrier qui, à l'heure actuelle, étouffe dans le bagne de **Souzdal,** avec la perspective, après son emprisonnement, de s'en aller dans les plaines glacées de Sibérie.

Elles doivent faire réfléchir ceux qui, jusqu'à présent, dans la classe ouvrière, s'imaginent que le gouvernement russe administre le pays de par la volonté ouvrière. La vie passée de **Ghezzi** a suffisamment de valeur pour que les accusations qui lui sont imputées soient connues de la masse ouvrière ; pour que **Ghezzi** lui-même puisse opposer,

à ces accusations soigneusement cachées, les véritables motifs de ces actes. C'est tout ce que la justice prolétarienne exige.

Mais elle l'exige impérieusement. Pas pour **Ghezzi** seul. Quand le prolétariat international saura que le gouvernement russe n'ose pas juger publiquement celui qui a tout donné dans sa vie pour la classe ouvrière, il ne pourra plus se taire. Ce n'est plus seulement une poignée d'ouvriers conscients qui voudra faire la lumière sur ce cas, ce sont les prolétaires de tous les partis et sans parti, c'est la base ouvrière qui se tournera vers le Parti Communiste international, et qui lui criera : Justice !

Et alors, à travers la douleur de **Francesco Ghezzi** déchirant ses poumons aux murs froids des geôles de **Souzdal,** se posera la question de la justice clandestine du Guépéou, des emprisonnements clandestins, des exils clandestins, des déportations secrètes.

La lumière effraye ceux qui se couvrent du drapeau rouge et de l'étiquette communiste pour martyriser et exploiter le prolétariat russe.

Prolétaires de tous les pays !

Pour vos frères de Russie !

Exigez la lumière sur **Ghezzi** et ses compagnons emprisonnés sans jugement !

Enfance de misère et jeunesse de révolte

Francesco Ghezzi est né près de Milan ; son père est jardinier, travaillant depuis des dizaines d'années dans un couvent de nonnes ; père très catholique, mais très juste, il supporta l'attitude de son fils comme quelque chose de triste, mais d'inévitable ; en tout cas, il aima énormément Francesco ; celui-ci lui répondait, car, pensif en exil, c'est bien plus au père qu'aux frères ou aux sœurs qu'il songeait. Ce père est, depuis deux ans, paralytique. Que pensera-t-il en apprenant les nouvelles de Russie ?

Sa mère, sa vraie mère (car il eut une marâtre), était, paraît-il, originaire du pays de **Garibaldi ;** parfois, **Ghezzi,** en parlait avec une toute petite note de fierté, disant que là-bas tous les gens étaient des révoltés-nés.

Il était encore tout petit, quand sa mère mourut ; son père se remaria, mais la marâtre ne fut pas méchante comme celle des contes ; elle n'eut peut-être pas de tendresse, mais comment en avoir en face de cette nichée d'enfants qu'elle éleva dans une toute petite maison précédée d'une cour donnant sur le bord d'un « naviglio » ; pourtant, dans cette misère, on s'aimait bien.

Ghezzi, tout petit, fut d'abord très croyant ; on dit qu'il avait une belle voix, fluette ; les nonnes du couvent où son père travaillait, s'amusaient beaucoup à le faire chanter lors des messes. Mais vers quatorze ou quinze ans, ce fut en lui la cassure en sens inverse ; il se mit à ne pas aimer les prêtres et surtout les « poliziotti » ; c'est à force de les voir sinistres et brutaux contre les mouvements du peuple qu'il y eut alors en lui une brusque conception de l'injustice sociale ; du sentiment, du vrai, du non-affecté, du « pas théâtre », il en mettait partout. Ce qui causa aussi peut-être cette crise, c'est qu'alors il dut travailler dans une imprimerie, en faisant tourner la roue des machines, travail d'écureuil captif, besogne morne et sans espoir, qui lui donna une vraie haine du salariat. Heureusement pour lui, le hasard de la vie le jeta dans un atelier de repousseur ; alors tout un autre côté de lui fleurit dans le métal qui s'étend quand on sait le manier ; c'est ce même côté de **Ghezzi** qui l'amenait un livre, un Dante à la main, dans le Duomo, à quelque heure silencieuse de l'après-midi, regarder le rayon de soleil qui court à travers un merveilleux vitrail de couleur, pour venir s'allonger à côté de la bande de cuivre qui marque le méridien de Milan. Là se combinait ce qui fit le **Ghezzi** de plus tard : la pitié de l'atelier, l'attrait vers la beauté, un sentiment de justice.

Cela le poussa vers les « Camera del Lavoro », vers ces foules milanaises qui, à l'époque, écoutaient le syndicaliste **Corridoni,** pensaient encore au soulèvement de 98, et acclamaient **Gaëtano Bresci,** exécuteur d'Umberto I^er^. Dans ces foules, piquées comme des fleurs éclatantes, surgissaient d'ardentes têtes de « giovannotto » aux foulards noirs flottants, aux boucles frémissantes, aux grands yeux d'enthousiasme, têtes que l'on voyait seules, lors des charges de police, quand la foule se sauvait, s'arrêter aux coins des rues, se tapir dans les encoignures de porte, laissant parler les revolvers. Comment **Ghezzi** aurait-il pu hésiter et ne pas se joindre à ces francs-tireurs, à ces « anarchici », quand, en face, il y avait tout ce qui est laid, haïssable et injuste ; c'est ainsi qu'il se classa parmi ceux que les socialistes pondérés qualifiaient de « canaille », nom que l'on ramassait en un bien beau défi. Il y eut ainsi des escar-

mouches sans nom, sans gloire, belles parce que le ciel est bleu, le soleil est chaud, et, en face, la police que l'on hait, les mouchards, les sbirres. A vingt ans de distance, en plein fascisme, les prolétaires de Milan se souviennent de cette époque où la dynamite chantait dans les rangs des jaunes chargeant les fours des usines métallurgiques ; parfois, le long des murs des casernes où vivaient « les carabinieri », éclataient des bombes posées par des mains inconnues.

Puis vint la guerre ; l'ardente époque qui précède l'intervention ; là encore, que de belles occasions pour **Ghezzi** de se lancer dans la mêlée, sans songer aux coups auxquels il s'expose, d'emporter, dans les ruelles étroites et tortueuses, le corps de quelque copain saignant, puis d'essayer de lui ramener le souffle. Que de trahisons ! Mussolini, dans son « Popolo d'Italia », mais surtout Corridoni et même une partie des syndicalistes. Par contre, **Ghezzi** reste droit ; sa conduite ne connaît pas de zig-zags ; aussi, un an après que la guerre est commencée, il est à la Piazza del Duomo, avec les femmes milanaises venues crier là ce qu'elles pensent de la « Truie de Savoie ». Au poste de police, battu à sang, ce n'est pas à lui-même qu'il pense, mais aux copains jetés en cellule, priant en vain pour avoir un peu d'eau pour laver les faces tuméfiées. Et alors c'est la prison, qu'on supporte en riant, prison dont plus tard on raconte la faim et le froid, mais dont on a aussi la fierté puisque c'était « contro **la guerra** ». « Contro **la guerra** » on est et tout est dépassé par cela ; les grands cerveaux se cassent la tête pour savoir où est l'impérialisme le moins mauvais ; le tourneur repousseur lui, relève le front et s'en va vers les Alpes où l'on passera donc bien entre deux balles, reniflant l'air des montagnes, buvant un rayon de soleil, s'émerveillant au lever de celui-ci, en route vers la Suisse...

Nous avons tenu à reproduire plus loin les lignes dans lesquelles **Ugo Treni**, le frère de lutte de **F. Ghezzi** raconta la formation du caractère de notre camarade.

FRANCESCO GHEZZI : L'HOMME ET L'ANARCHISTE

Francesco Ghezzi est une figure d'anarchiste classique. Bon, énergique, ardent, infatigable dans les luttes, toujours le premier dans toutes les actions du peuple. Pas un abus ne pouvait le laisser indifférent ; aucune lutte entreprise par la classe ouvrière, dont il était, ne le trouva, non pas seulement adversaire, mais même pas hésitant ; il savait pourtant, par expérience, que ces luttes ne résultent pas

toutes d'un profond sentiment révolutionnaire ou libertaire des masses, mais sont plutôt le fruit d'intérêts non satisfaits. Mais la question économique compte pour beaucoup dans la vie du peuple ; elle est pour ainsi dire tout pour lui. Et notre camarade savait aussi que tous ces efforts des masses souffrantes pour arracher un peu de bien-être à ceux qui possèdent tout, que toutes ces luttes sont, en tout cas, autant de pas en avant dans la voie qui doit amener au triomphe : à l'instauration d'une société libre, où le travail, comme les hommes, sera libre et rédimé.

Francesco Ghezzi vint très jeune au mouvement anarchiste. A peine âgé de dix-sept ans, il militait dans les rangs de celui-ci, malgré qu'il eût reçu une éducation religieuse et eût fréquenté assidûment l'église et pratiqué tous les rites, à cause de l'ambiance dans laquelle il vivait. Doué d'un esprit particulièrement ouvert, enquêteur et studieux, il fut bientôt contraint d'abandonner le milieu où s'était passée son enfance et où il avait reçu la première éducation. Ce n'est qu'après avoir soutenu une dure lutte qu'il put se donner entièrement au mouvement révolutionnaire et étudier la question sociale. Son tempérament extrêmement sensible ne lui permettait pas de rester indifférent en face de toutes les misères qui l'entouraient. Sa propre situation familiale le poussait d'ailleurs involontairement à chercher à résoudre le problème social : dans sa famille, comme dans la plus grande partie des familles italiennes, la misère régnait continuellement. Ils étaient très nombreux dans sa maisonnée, comme cela arrive souvent en Italie (un enfant tous les ans) ; ils manquaient du plus strict nécessaire, malgré les efforts du père, travailleur infatigable et d'une probité vraiment rare. **Francesco Ghezzi,** dès sa première jeunesse, dut se mettre au travail et connaître la dure existence des hommes laborieux qui vivent en pouvant à peine se soutenir ; c'est alors qu'il commence surtout à s'intéresser au mouvement social en général, au mouvement anarchiste en particulier.

C'est principalement l'amitié d'un vieux de la vieille qui l'entraîna à militer activement dans le mouvement anarchiste de sa ville natale, Milan. **Morse** fut un de ses premiers amis ; quand les anarchistes de cette ville chargèrent celui-ci de commencer la publication d'un grand hebdomadaire libertaire (« Il Giornale Anarchico », Milan 1912), ce fut **Ghezzi** qu'il choisit comme administrateur, malgré que **Francesco,** à l'époque n'avait pas encore vingt ans. Ce journal eut une existence très courte. Trois numéros seulement

purent paraître, entraînant quatre procès et l'arrestation du gérant.

Pendant les années qui précédèrent la guerre mondiale (1913-1914), l'Italie fut remuée de fond en comble par une profonde et vaste agitation économique et politique causée par tous les maux que la guerre de conquête de la Tripolitanie et de la Cyrénaïque avait provoqués.

L'Union Syndicale Italienne développait une activité incessante d'agitation et de propagande. Les mouvements se succédaient aux mouvements, les protestations aux protestations. D'immenses grèves générales ébranlèrent toute l'Italie. Certaines villes comme Parme, Spezia, tout le Midi italien étaient acquis à l'influence de l'U. S. I. Les organisations paysannes de Cérignola, de Torre Annunziata, les ouvriers du gaz et des métaux de Milan même marchaient avec les syndicalistes constituant l'U. S. I. **Ghezzi,** comme toute la nombreuse jeunesse qui prenait part à notre mouvement et était particulièrement active à Milan, se mêla à toutes les campagnes, malgré que la police sévissait violemment contre les anarchistes. L'épisode suivant dépeint bien l'importance prise par cette jeunesse dont **Ghezzi** était un des membres les plus actifs, énergiques et intelligents. Cela se passait pendant une grève des métallurgistes de Milan ; celle-ci durait déjà environ depuis un mois ; depuis une semaine, elle s'était étendue, devenant générale dans toute la ville ; justement, ce jour-là, un dimanche (je ne me souviens plus de la date, c'était en été 1913), un meeting immense, organisé par l'Union Syndicale Milanaise, se massait dans le nouveau parc qui se construisait alors dans les environs de Viale Lodovica, où se trouvaient les locaux de l'Union Syndicale Milanaise ; le camarade **Armando Borghi,** secrétaire de l'U. S. I., apporta l'adhésion de tout le prolétariat révolutionnaire italien au mouvement soutenu par la classe ouvrière de Milan ; c'est précisément à cette occasion que la grève générale fut proclamée dans toute l'Italie. Après le meeting, comme d'habitude, la foule, suivant le groupe des anarchistes, tenta de descendre dans les artères centrales de la cité, pour faire entendre sa protestation forte et menaçante à la classe des parasites ; en arrivant dans les environs de la place du Duomo, une violente attaque de la police réussit à arrêter le groupe de tête composé d'anarchistes et à disperser ensuite facilement le reste de la manifestation, avec une violence et une brutalité qui demeura célèbre. Il n'y eut pas d'incidents sanglants ; aussi, le lendemain, tous les journaux de la ville, y

compris l' « Avanti », quotidien socialiste, dirigé à l'époque par Mussolini, publia, en grandes lettres : « Pas d'incidents dans la journée de hier, mais cinq arrestations d'anarchistes dangereux ». Parmi ces « anarchistes dangereux », il y avait **Ghezzi,** âgé d'un peu plus de dix-neuf ans.

Toute la vie de notre camarade est pleine d'épisodes d'abnégation, de courage, qui forment avant tout le tableau moral, sa figure révolutionnaire ; bien que jeune encore, il a déjà donné vingt ans de sa vie à propager les idées anarchistes et à répandre, dans le peuple travailleur, l'esprit révolutionnaire nécessaire pour soutenir la lutte menant à la conquête d'un plus grand bien-être.

Puis vint la guerre. Maladif, il fut ajourné. Celà ne lui fit point ralentir sa grande activité. C'étaient des temps durs pour notre mouvement. Il fallait transformer les moyens de lutte légaux employés jusqu'alors en procédés illégaux. **Ghezzi** fut un des premiers et des meilleurs dans l'application de ces méthodes.

Lorsqu'en 1916 un groupe d'anarchistes milanais décida de convoquer, pour le dernier dimanche d'avril (30 avril 1916), une grande manifestation de femmes contre la guerre, sur la place la plus importante et la plus centrale de Milan (Piazza del Duomo), **Ghezzi,** avec quelques camarades femmes et hommes, donna tout ce qu'il y avait de mieux en lui au travail difficile et dangereux de préparation.

La manifestation était fixée pour deux heures de l'après-midi, mais, dès le matin, la police avait envahi la place. A l'heure indiquée, un groupe de jeunes femmes et d'hommes, chantant des hymnes révolutionnaires et criant « A bas la guerre ! » tenta de s'approcher du centre de la grande place, rendez-vous habituel des oisifs de Milan. Mais la police, avec une violence dans laquelle elle se distingua toujours, attaqua les manifestants, les assomma, les arrêta. Il y eut vingt femmes arrêtées et trois hommes (deux anarchistes et un syndicaliste), **Ghezzi** était du nombre.

Quelque temps plus tard, après avoir été rappelé sous les armes et reconnu apte pour le service, grâce à l'aide de quelques camarades, risquant sa vie, il traversa les hautes montagnes qui séparent l'Italie de la Suisse, et réussit à se réfugier dans ce pays.

Il fut toujours du nombre de ceux qui se rebellent, sans se soucier de l'étiquette géographique que portait l'endroit où il se trouvait. Son séjour en Suisse le démontra bien.

Pendant la grande boucherie

Remarque parle de ses condisciples comme d'une génération maudite, parce que n'ayant pas su se dépêtrer de l'étau où ils étaient étranglés entre le bourrage de crânes, la gloriole et les forces de coercition brutale.

Ghezzi avait tout autour de lui une poignée de jeunes du même âge que ceux de la « génération maudite » ; mais il y avait chez eux, les révoltés du prolétariat, une lucidité en face de la guerre, qui manqua aux intellectuels jeunes et vieux ; si aujourd'hui vaincus par le fascisme, les uns dans les prisons d'Italie, de France, d'Amérique, les autres errant sur les grandes routes du monde, les compagnons de **Ghezzi** ont gardé néanmoins l'espoir d'une renaissance, c'est parce qu'ils se souviennent de l'époque de la guerre ; quand ils voient le chemin parcouru depuis le temps où l'ensemble du monde était en proie à la démence chauvine et sanglante, que maintenant la bourgeoisie elle même est obligée de camoufler ses préparatifs de meurtre en masse par des formules dans le genre de la « Société des Nations » ou des « Etats-Unis d'Europe », ils se rendent compte que leurs souffrances d'aujourd'hui, comme leurs efforts d'hier ne sont pas vains. La fêlure à peine perceptible qui grâce aux coups de leur équipe minuscule mordit dans la cuirasse de l'idée de patrie s'élargit, lentement, trop lentement peut-être, mais continuellement néanmoins grâce à l'appui de ceux qui de plus en plus nombreux osent maintenant dire ce qu'ils pensent de la guerre. Il fallait un bien autre courage pour s'affirmer contre celle-ci pendant qu'elle faisait rage.

Tout ce qu'il y a de petit bourgeois, d'hôtelier, de régulier en Suisse, se sentait étonné, scandalisé devant la bande des jeunes déserteurs italiens, débraillés, ennemis de l'ordre absurde et criminel de la société présente ; les murs de la méthodique et guindée « Volkshaus » de Zurich frémissaient devant les conversations qu'il leur fallait entendre ; là dedans on complotait, on conspirait, on était arrêté, parfois stupidement, mais toujours sur un fonds de lutte sociale, de haine à la guerre. Un jour on brisa les portes d'une prison : doux spectacle, belle envolée aux yeux de **Ghezzi** que depuis toujours hantait la vision du bagne de San Vittoré étalé en araignée sur la ville de Milan.

Les dignes bourgeois de Suisse ne pouvaient supporter ce désordre, et vite sur leurs ordres la police monta le procès

dit des « bombes ». Elle s'efforça d'y entraîner de tout : des aventuriers, des espions, des mouchards. Elle ne réussit pas ainsi à salir ceux qu'elle arrêta en même temps : hommes forts malgré qu'enchaînés, venant dire en pleine séance du tribunal, les uns froidement, comme s'ils développaient la démonstration d'un théorème, les autres avec une ardeur enthousiaste pourquoi ils étaient anarchistes. Ils venaient affirmer pourquoi ils le restaient en dépit des « suicides » que la police suisse avait organisé avec méthode. « Suicides ! » Des appels au secours avaient labouré pour toujours le cerveau des codétenus de **Ghezzi** pendant des nuits, des semaines, des mois. C'est en effet après seize mois de cauchemar que **Ghezzi** fut acquitté : l'accusation stupide et gonflée s'écroulait d'elle-même.

Après guerre en Italie

Les poumons entamés par les géôles suisses, **Ghezzi** rentre en Italie espérant réparer un peu sa santé grâce au climat plus doux, mais les exigences de la lutte ne lui laissent guère le temps de se reposer. Le prolétariat italien livre bataille sur bataille. Il est aisé de comprendre que pour ne pas nuire à ceux qui furent impliqués dans ces événements et qui restent encore sous la coupe du fascisme, il n'est pas possible de donner de détails trop précis sur l'activité de **Ghezzi** pendant cette période. Il faut bien se limiter à dire que par l'action il se mêla à tous les événements où les prolétaires milanais affirmèrent leur volonté de lutte.

Elles furent nombreuses à cette époque où les ouvriers bataillaient journellement non seulement pour le relèvement de leur niveau de vie mais aussi soutenaient la résistance contre les transports de munitions vers la Russie, se solidarisaient avec les mutins d'Ancône, défendaient leurs locaux contre le fascisme naissant, tentaient enfin de mettre la main sur la production par l'inoubliable mouvement de l'occupation des usines.

Ghezzi à ce moment militait avec une poignée d'anarchistes individualistes, qui à un certain moment exprimèrent leur point de vue dans un journal « L'Individualiste » qui n'eût d'ailleurs qu'une très courte existence ; il se sentait lié à ces camarades avant tout par le dégoût de la phraséologie sévissant dans le mouvement ouvrier politique, par l'esprit d'arrivisme et de parade qui par endroits empoisonnait les syndicats ; **Ghezzi** avec ses compagnons d'action, éprouvaient avant tout la nécessité d'agir ; cela ne l'empê-

cha néanmoins pas d'être membre de son organisation syndicale et d'entretenir une liaison active et amicale avec les principaux militants de l'Union Syndicale Italienne.

C'est à ce moment que Milan fut ébranlé par le drame du théâtre de la Diana ; au moment où le gouvernement italien laissait froidement mourir de faim **Errico Malatesta** tentant par une protestation suprême d'obtenir d'être jugé ; par représaille une bombe éclata à la Diana où souvent se rendait **Gasti,** questeur de la ville de Milan, célèbre par la brutalité qu'il introduisit dans la répression.

A toute force la police voulut mêler **Ghezzi** à cet attentat ; traqué jour et nuit, ce n'est qu'à grande peine, grâce à la solidarité d'amis dévoués qu'il parvint à échapper à la vindicte bourgeoise. Lorsqu'il vit que même à l'étranger les mailles du filet policier se serraient de plus en plus sur lui il tenta en un dernier effort de trouver asile dans le pays, où croyait-il, tout au moins partiellement la révolution ouvrière était triomphante : **Ghezzi** se réfugia en Russie.

Au seuil de la NEP...

Le Comité a tenu à faire décrire cette période de la vie de notre ami par **Jacques Mesnil,** qui séjourna précisément à cette époque à Moscou :

J'ai fait la connaissance de **Ghezzi** à la fin de juin 1921, à Moscou, où il venait d'arriver avec deux de ses camarades pour prendre part au Congrès de l'Internationale Syndicale Rouge. Il fut, à ce congrès, l'un des représentants de l'Union Syndicale Italienne, organisation à tendances syndicalistes-révolutionnaires et anarchistes, qui s'était séparée, avant la guerre, de la Confédération Générale du Travail, dirigée par des chefs réformistes, hostiles à toute action directe et dont certains ont fini par s'adapter au régime fasciste. Il vint assez tôt pour assister aux séances du IIIe Congrès de l'Internationale Communiste, qui précéda celui de l'I. S. R., et il eut ainsi le temps de s'orienter.

Ghezzi était alors dans toute la fraîcheur de la jeunesse et, comme l'écrivait plus tard un communiste italien, « si beau de franchise, d'intelligence éveillée et vive, de lumière intérieure, que tous ceux qui l'ont rencontré n'oublieront jamais ce prolétaire de vingt ans ». Il avait, en réalité, déjà vingt-sept ans, et toute cette juvénilité qu'il avait gardée, en dépit d'une vie difficile, et qui faisait

que l'on était immédiatement attiré et que l'on allait droit à lui en toute confiance, n'excluait pas une maturité d'esprit, formée au contact de dures expériences. S'il arrivait en Russie avec tout l'enthousiasme que lui avait inspiré la Révolution, dont il avait suivi de loin la naissance et les progrès, il y arrivait aussi les yeux grands ouverts, avec la volonté de tout voir et de tout comprendre, en prolétaire conscient décidé à participer activement au travail d'élaboration dont dépendait l'avenir, et non, comme tant de « délégués », en courtisan du régime établi. Il ne se contenta pas, comme source d'informations, de la littérature officielle que l'on distribuait abondamment dans les congrès : il voulut se renseigner auprès des camarades de toutes les tendances, il s'efforça d'entrer en contact direct avec la population, ce à quoi sa facilité à apprendre les langues l'aida puissamment ; il prit part aux « samedis communistes », après-midis où des militants de toutes nationalités donnaient volontairement et gratuitement leur travail à la communauté.

Je veux dire aussi brièvement que possible ce que put observer **Ghezzi,** en ce moment, pour mieux faire comprendre comment son esprit s'orienta dès lors par rapport aux problèmes révolutionnaires.

On était au tournant de la Révolution : la « Nouvelle Politique Economique » (NEP), la politique des concessions au capitalisme, au commerce privé, du retour partiel à l'économie de l'ancien régime, venait d'être décrétée par les dirigeants du P. C. russe, qui avaient jusque là tablé sur l'extension de la Révolution à d'autres pays et, par suite, avaient commis une série d'erreurs, dont l'une des plus graves avait été de s'aliéner la population paysanne par des réquisitions accompagnées de violences, qui parurent aux intéressés d'autant plus détestables qu'ils virent souvent pourrir, dans les gares, à cause de l'insuffisance des moyens de transport, les vivres que l'on venait de leur arracher sous prétexte de nourrir les populations des villes.

Le fruit de ces erreurs, ce fut la révolte des marins de Cronstadt de mars 1921, que les bolchéviks firent passer pour une révolte de « Blancs », tout en sachant que les « Blancs » n'y étaient pour rien, et qu'ils noyèrent dans le sang. Dans le P. C. et les milieux qui s'y rattachent en France, on a eu soin de dissimuler la vérité sur le soulèvement de Cronstadt. Mais dans l'été de 1921, à Moscou, il n'était pas difficile de la connaître, pour peu qu'on s'en donnât la peine. Parmi les éléments les plus purs et

les plus sérieux du communisme, cet événement avait laissé une impression profonde, l'impression d'une lourde faute commise, une certaine désaffection envers les dirigeants du parti, car l'on sentait qu'un crime aurait pu être évité.

Au Congrès de l'Internationale Communiste, auquel **Ghezzi** assista en spectateur, la question centrale fut celle de « la gauche ». Sus à la gauche, c'était le mot d'ordre qui venait d'en haut. Les dictateurs avaient donné le coup de barre à droite : il s'agissait, pour eux, de conserver le pouvoir en faisant des concessions aux éléments non-communistes, aux capitalistes, aux paysans, aux petits bourgeois. La gauche, c'étaient les intransigeants qui voulaient s'en tenir aux principes du communisme, c'étaient les camarades qui manquaient de souplesse dans la tactique, et c'étaient surtout ceux qui voulaient rendre aux ouvriers la part prépondérante dans le gouvernement de la République des Soviets, passé entièrement aux mains de l'Etat-major du P. C.

Dans le P. C. russe, la « gauche », c'était l' « Opposition ouvrière » de **Kollontaï, Chliapnikov,** etc. Au Congrès du P. C. russe, qui, comme il advint constamment, avait précédé celui de l'Internationale, l'avait préparé, l'avait déterminé (on avait bien soin de dissimuler aux délégués étrangers à quel point les congrès de l'Internationale n'étaient qu'une représentation pour le grand public, en vue de laquelle tout avait été préparé d'avance dans les coulisses du P. C. R.), l'Opposition ouvrière avait été écrasée. Le rapport de **Kollontaï,** intitulé **l'Opposition ouvrière,** document capital pour l'histoire de la Révolution russe et de ses déviations, qu'elle avait publié, avait été aussitôt saisi par ordre des dirigeants du parti.

Kollontaï essaya de faire entendre ses raisons au Congrès de l'Internationale. On délégua, pour lui répondre, **Trotsky.** On peut encore trouver le discours de **Trotsky** dans les annales du Congrès : c'est un discours parlementaire dans le plus mauvais sens du mot, l'un de ces discours où l'on cherche, non pas à répondre aux arguments de l'adversaire par des arguments, à opposer raison à raison, mais à ridiculiser ses paroles en les déformant et à le ridiculiser lui-même. Il n'y manqua même pas l'ironie facile du mâle contre la femme qui voulait jouer un rôle, se poser « en amazone » (« en **Valkyrie** » renforça le compère Radek). Cela était si antipathique que parmi la délégation communiste française de cette année-là, il n'y eut personne pour applaudir **Trotsky.**

Cela était d'autant plus antipathique que **Trotsky** lui-même était convaincu que **Kollontaï** avait raison sur certains points capitaux, notamment sur celui du développement inquiétant de la bureaucratie dans le parti. On put le constater quand, quelques années plus tard, il devint lui-même un opposant : on retrouva sous sa plume certaines des critiques de **Kollontaï,** formulées d'une façon presque identique.

En d'autres points encore, l'Opposition ouvrière avait entièrement raison : elle protestait contre la manière dont l'appareil du parti imposait sa volonté aux syndicats ouvriers ; **Chliapnikov** lui-même m'a raconté dans ce temps-là que le P. C. imposait aux syndicats la nomination des candidats qui lui plaisaient, même quand le syndicat avait élu d'autres candidats à une très forte majorité.

Ghezzi connut tous ces faits et bien d'autres, qui lui montrèrent que le P. C. voulait au fond régir, en maître absolu, le mouvement ouvrier. Le Congrès de l'I. S. R. acheva de l'éclairer.

Vis-à-vis des délégués des syndicats ouvriers étrangers, les bolchéviks dissimulaient leurs véritables intentions ; ils cherchaient à attirer les anarcho-syndicalistes dans les rangs de l'Internationale Syndicale Rouge ; ils les flattaient, ils les traitaient d'excellents révolutionnaires. Mais ceux-ci s'effarouchaient quand ils apprenaient qu'en Russie les militants qui partageaient leurs opinions étaient en prison. Les bolchéviks s'efforcèrent alors de leur démontrer que les gens emprisonnés en Russie n'étaient nullement des anarchistes et des syndicalistes, mais des brigands ou des associés du « brigand » **Makhno,** des contre-révolutionnaires soudoyés par les « paysans cossus », et qui avaient pris les armes pour abattre la Révolution.

J'ai sous les yeux la brochure de **Iakovlev, Les « Anarchistes-syndicalistes » russes devant le Tribunal du Prolétariat mondial,** publiée à cet effet, et que connut aussi **Ghezzi :** C'est un monument d'hypocrisie et de mauvaise foi, où tout est confusion, mélange de faits vrais et faux, interprétations arbitraires, sophismes, invectives grossières, l'un des spécimens de cette littérature que le P. C. n'a fait que multiplier depuis dans ses polémiques, et qui a fini par ruiner son crédit dans le mouvement ouvrier.

Un esprit large et juste comme celui de **Ghezzi** n'eût pas hésité à reconnaître les erreurs commises par les anarchistes, si on lui avait loyalement exposé les faits ; mais

en lisant une brochure qui affirmait, dès le début, que « pendant les journées d'octobre 1917, les anarchistes russes, entraînés par le mouvement spontané des masses ouvrières, ne surent aucunement se manifester », alors qu'il y avait, à Moscou, une foule de témoins des événements, qui pouvaient affirmer au contraire qu'ils avaient joué un rôle de première importance dans la prise du Kremlin, **Ghezzi** ne pouvait qu'être pris de dégoût.

En ce qui concerne **Makhno,** dont le nom seul faisait entrer les bolchéviks dans de véritables accès de rage (j'en ai été témoin plus d'une fois), **Ghezzi** s'efforça aussi de discerner la vérité, ce qui n'était pas très aisé. **Makhno** n'était ni un contre-révolutionnaire (il avait été l'allié des bolchéviks contre **Denikine** !), ni un « brigand », ni l'homme des « paysans cossus », mais l'homme des paysans pauvres de l'Ukraine. C'était un Ukrainien ayant l'esprit d'indépendance des gens de ce pays, et leur répugnance séculaire pour la centralisation. Dans la lutte, il employait les anciennes méthodes de la guerre de partisans. **Trotsky,** qui préconisait la formation d'une armée régulière, solidement disciplinée et était adversaire de ces méthodes de lutte, selon lui surannées, tenta de le perdre en employant des moyens qui, toutes proportions gardées, rappellent ceux par lesquels César Borgia se débarrassa, à la fin du XVe siècle, des petits tyrans de la Romagne. César Borgia, en détruisant ces restes de la féodalité, était dans la ligne de l'évolution de son époque, et l'on peut justifier, par des considérations du même genre, la conduite de **Trotsky.** Mais au moins fallait-il exposer la situation dans sa réalité à un prolétaire conscient et éclairé comme **Ghezzi,** à un « camarade » qu'on voulait attirer à l'I. S. R., et non lui mentir grossièrement.

Le Congrès de l'I. S. R. acheva de le mettre en garde contre le danger de la main-mise du P. C. sur les organisations ouvrières. Malgré tout ce qu'on fit pour dorer la pilule, ce danger était visible, même de loin (**Monatte** ne s'y trompa pas en ce moment, malgré ses sympathies personnelles pour les hommes du P. C. R.), mais de près on ne pouvait conserver le moindre doute : un épisode comme celui de l'intervention brusque de **Boukharine** envoyé par le Comité Central du P. C. R. dans le Congrès où il n'avait rien à faire et qui, à cette occasion, fut cerné par des soldats de l'armée rouge, — pour resservir, sous une autre forme, les mensonges de la brochure de **Iakovlev,** mensonges que le président, **Losovsky,** prétendait imposer

aux congressistes sans leur permettre de répliquer, — cet épisode, dis-je, était par lui-même d'une signification évidente.

Ces constatations de fait ne diminuaient nullement l'enthousiasme de **Ghezzi** pour la Révolution russe, mais elles lui apprenaient à distinguer ce qui était l'œuvre vivante de la Révolution de ce qui était l'effet de la stabilisation du pouvoir entre les mains d'un parti, à se rendre compte des difficultés rencontrées par les révolutionnaires, à connaître leurs erreurs. Dans cette grande Révolution accomplie grâce à la collaboration des bolchéviks, des anarchistes et des socialistes révolutionnaires de gauche, les bolchéviks arrivés au pouvoir avaient réussi à éliminer leurs collaborateurs pour régner seuls ; ils s'étaient créé des ennemis à gauche parmi les révolutionnaires les plus actifs et les plus sincères, et dans les rangs mêmes du prolétariat. Ils commençaient à subir le processus de dégénérescence de tout pouvoir qui se stabilise. Ce qui arrive maintenant à **Ghezzi** ne l'étonne certainement pas : ce n'est que la conséquence de ce processus dont il avait vu les débuts en 1921.

Mais les torts du parti bolchévik envers la Révolution ne l'empêchaient pas de reconnaître la valeur de ses hommes : la première fois qu'il entendit parler **Lénine,** il fut enthousiasmé par ce qu'il y avait de simple, de direct, dans sa manière d'exposer les questions. « Voilà comme il faut parler ! », s'écriait-il en sentant toute la puissance de cette grande expérience, de cette grande force désintéressée. Mais d'autres fois il regrettait cette sorte de froideur d'âme que l'on sentait chez les bolchéviks et il évoquait l'atmosphère plus ardente, plus chaleureuse qu'aurait donnée à la Révolution un animateur comme **Malatesta.**

Jacques MESNIL.

Prisonnier des ministres social-démocrates allemands

On peut voir, par le chapitre précédent, que **Ghezzi** comprenait où allait aboutir la NEP lancée par le Gouvernement russe. Se rendant compte des difficultés qu'il rencontrerait pour apprendre la langue et adapter sa tactique de

bataille aux particularités de la situation russe, il préféra rentrer en Europe Occidentale pour tâcher de recommencer la lutte contre le fascisme italien. Lors de son passage à Berlin, son amitié avec les syndicalistes qui, plus tard, devaient fonder l'Association Internationale des Travailleurs devint plus intime encore. Il était en liaison étroite avec eux et, sans doute, aurait pu leur être de la plus grande utilité pour aider leurs frères d'Italie à reprendre le combat contre le gouvernement mussolinien. Malheureusement, celui-ci eut vent de la présence de **Ghezzi** à Berlin, sans doute grâce aux renseignements fournis par ces innombrables mouchards fascistes qui exercent leurs fonctions en territoire étranger au vu et au su des polices des divers pays capitalistes. Le gouvernement italien introduisit, auprès des dirigeants du Reich, une demande d'extradition, en commençant par fonder celle-ci sur la prétendue participation de **Ghezzi** à l'attentat de la Diana.

On vit alors les deux ministres social-démocrates de Prusse et du Reich, **Severing** et **Radbruch,** se mettre d'accord pour ordonner, le 19 avril 1922, l'arrestation de **Ghezzi,** donnant ainsi une première satisfaction au gouvernement italien, qui pourtant déjà, à cette epoque, ne se faisait pas faute d'incarcérer et assassiner quantité de membres de l'Internationale dont **Severing** et **Radbruch** faisaient eux-mêmes partie.

Les bourreaux de l'Italie, encouragés par cette première concession, réitérèrent leur demande, accusant cette fois-ci **Ghezzi** de « conspiration et participation à une société secrète ».

La situation de notre ami apparaissait comme extraordinairement grave ; certes, théoriquement au point de vue de la légalité bourgeoise, la formule de la demande d'extradition ne laissait subsister aucun doute sur le caractère politique des actes imputés à **Ghezzi.** Si les dirigeants du Reich auraient eu un tant soi peu le respect des lois, qu'ils avaient établies eux-mêmes, ils n'auraient pas osé enfermer **Ghezzi** pour de pareils motifs ; mais les ministres socialistes, détenteurs du portefeuille de la Justice, venaient de livrer à la réaction espagnole **Nicolau** et **Concepcion,** accusés d'avoir exécuté le premier ministre Dato ; toujours sous le pouvoir des social-démocrates, un autre inculpé de la Diana, **Boldrini** venait d'être remis à l'Italie fasciste, où il est en train, à l'heure actuelle, grâce à ce geste des ministres socialistes, de pourrir dans une cellule obscure réservée aux condamnés à la ségregation.

Heureusement pour **Ghezzi,** les prolétaires d'Allemagne et d'autres pays veillaient. Le « Syndikalist » jeta l'alarme, suivi bientôt dans son effort par les journaux anarchistes de France, de Hollande, d'Amérique. La protestation gagnait du terrain, entraînant même des sommités du monde littéraire comme **Han Ryner.** Le gouvernement russe lui-même se sentit obligé d'intervenir, arguant d'une formalité de naturalisation à laquelle **Ghezzi** avait été obligé de recourir pour pouvoir séjourner en Russie. La presse communiste avait, à cette époque, un reste de dignité qu'elle a perdu depuis ; en effet, malgré les jugements nettement négatifs que **Ghezzi** avait formulés sur le régime existant en Russie, on vit des publications comme la « Correspondance Internationale », organe officiel de l'Internationale Communiste et la « Rote Fahne », organe central du Parti Communiste Allemand, mener campagne pour la libération de **Ghezzi.**

Que de chemin fait depuis ce temps par les Partis Communistes, dans la voie de l'opprobre !

Aurait-on cru que ces mêmes partis qui proclamaient, au sujet de **Ghezzi,** dans la « Correspondance Internationale » du 2 septembre 1922, que sa « droiture absolue et son juvénile courage sont appréciés de tous ceux qui l'ont approché », qui clamaient : « Maintenant, il y a un révolutionnaire à sauver, un authentique, un ouvrier, Francesco Ghezzi », n'hésiteraient pas, sept ans après, à lancer officiellement la légende de son adhésion au fascisme, sans en fournir la moindre preuve.

Une manifestation ouvrière alla jusqu'aux murs de la prison de **Moabit,** où **Ghezzi,** acculé au désespoir, faisait, le 10 novembre, la grève de la faim, tentant d'arracher une décision mettant fin au supplice de l'attente entre la vie et la mort qu'on lui faisait subir depuis sept mois.

Les ministres social-démocrates cédèrent sous la pression de l'opinion publique ouvrière ; la Prusse refusa l'extradition à l'Italie. Mais elle imposa à **Ghezzi** de quitter son territoire dans le plus bref délai ; c'est alors qu'il se rendit en Russie.

Ghezzi, ouvrier, en Russie " neuve „

Ghezzi arriva, en hiver 1922-1923, dans la terre russe qu'il croyait d'asile, et qui, maintenant, est devenue pour lui comme pour des milliers de prolétaires, terre de prison et

d'exil. Echappant à la réception officielle, lors de laquelle on fêtait tout un groupe de communistes étrangers admis en Russie, immédiatement il se plonge dans la Moscou prolétarienne. Dès le début, il se heurte à la flatterie et au mouchardage communistes. Flatterie vantant ses qualités de révolutionnaire, lui laissant apparaître quelque espoir de se caser, qu'il repousse rudement ; mouchardage qui tente de s'infiltrer jusque dans son ambiance la plus proche.

La prison de Berlin avait fait revenir le mal qui, autrefois, rongeait sa poitrine ; après bien des démarches, le voilà dans un sanatorium près de Moscou, où, bientôt, le personnel et les malades se mettent en amitié avec l' « anarchiste italien ». Car **Ghezzi** ne cachait pas ses opinions ; avec lui, pas de marché tacite, par lequel les réfugiés politiques non-communistes peuvent acheter, en Russie, une simili-liberté apparente ; pas de neutralité devant la lutte des classes qui se poursuit là-bas ; l'anarchiste **Ghezzi** sait dire son avis sur le bureaucratisme, bien avant que le Bureau politique du Parti autorise et surtout dose l' « autocritique ».

Dès que le mal fut quelque peu enrayé, les médecins insistèrent pour que **Ghezzi** s'en allât vers le Midi russe. C'est surtout en cours de route qu'il fut frappé de l'aspect des petits vagabonds, à moitié nus, qui, fuyant comme lui les bises du Nord, glissaient dans les trains partant vers la Crimée, cherchant à échapper aux miliciens qui les traquaient.

Souvent **Ghezzi** la revit cette milice, en coiffure framboise, menant revolver au poing à travers les rues des grandes villes et sur les routes des campagnes les enfants victimes, ou bien expulsant des ouvriers de leurs logements ; il y a quelques mois à peine, ce fut le sort d'un comité syndical d'employés chassé de son local cours **Starogostinaïa,** rue **Iljnka,** en plein centre de Moscou ; la presse censurée elle-même relata l'intervention de la milice de cette ville expulsant plus de onze familles ouvrières de la maison sise n. 19, impasse **Samarskaïa.**

Les journaux communistes commettent un faux, quand ils assurent que **Ghezzi** vécut en Crimée en se laissant subsidier par le gouvernement. En compagnie de quelques autres réfugiés politiques italiens, il loua un jardin passablement en désordre ; ce n'est qu'au prix de mille efforts que lui et ses compagnons parvinrent à gagner misérablement leur pain quotidien.

La vie en Crimée n'était pas rose ; il suffira de rappeler que ce territoire était alors gouverné par **Veli Ibraïmov** et **Mustapha,** respectivement président et vice-président du Comité Central Exécutif de Crimée ; or, au printemps 1928, le Tribunal Suprême de Russie les fusilla, après les avoir laissé régner, pendant des années, sur la Crimée ; la « Pravda », lors du procès, publia de nombreux témoignages de paysans établissant que cet **Ibraïmov** avait organisé un détachement comprenant de nombreux agents de l'ancien contre-espionnage wrangélien ; cette troupe torturait et tuait les paysans pauvres, tandis que les koulaks étaient défendus et protégés par les bandits.

On se représente **Ghezzi** obligé de se ronger, en silence, pendant des années, devant le président de tous les Soviets de Crimée ; **Ghezzi,** comme les autres travailleurs de la contrée, comprenait l'impossibilité d'une intervention dans les Soviets ; **Ibraïmov** serait peut-être encore à présent au pouvoir si une autre coterie n'avait pris prétexte de ses crimes pour s'emparer à son tour de l'assiette au beurre.

Vers 1924, désireux de reprendre contact avec la vie plus active des grands centres, **Ghezzi** rentre à Moscou. Dans ses recherches de travail, il est réduit, étant donné l'énorme masse des chômeurs, d'entrer chez un petit patron ; mais il s'aperçoit bientôt combien les gens de ce type savent rendre inopérante toute législation protégeant le travail, à la barbe même des dirigeants communistes. En effet, les ouvriers, à peine embauchés dans ces « boîtes » minuscules, se plient à toutes les exigences patronales, parce qu'ils redoutent d'être de nouveau obligés de battre le pavé pendant des mois dans la grande armée des chômeurs. Quand, de loin en loin, quelque inspecteur du travail vient à passer (leur nombre est ridiculement insignifiant), les ouvriers, souvent, aident leur maître à camoufler les diverses irrégularités et n'hésitent pas à dissimuler le nombre des heures qu'ils sont forcés d'accomplir ; tout cela pour pouvoir à peine manger du pain sec. Cette comédie répugne à **Ghezzi ;** il refuse de s'y prêter et le voilà entraîné dans l'engrenage des soi-disant « Bourses du Travail » où se broie la vie des chômeurs russes.

Ils sont actuellement 1,343,600 sans-travail ; parmi eux, 265,000 ouvriers qualifiés ; rien que les collègues de **Ghezzi,** les métallurgistes, les professionnels, étaient enregistrés au nombre de 80,000 ; leur flot monte sans cesse ; il y a 68,000 chômeurs de plus que l'année passée à la même date.

Les troubles qui se produisirent parmi eux vers le milieu de 1928, et qui furent avoués par l' « Humanité », attirèrent quelque peu l'attention sur leur situation misérable. Le journal des syndicats, le « Troud », de cette époque, est plein de descriptions poignantes montrant les sans-travail restant debout pendant des heures, encaqués devant les guichets, attendant chaque jour, en vain, d'être embauchés ; l'Etat ouvrier ne prit même pas la peine de mettre à leur disposition des bancs pour s'asseoir ; c'est dans ce fourmillement de corps, que la fatigue oblige parfois à s'allonger directement sur l'asphalte, que **Ghezzi,** pendant des mois et des semaines, dut venir se faire contrôler, et attendre, encore et toujours attendre.

Les fonctionnaires, impassibles derrière leurs guichets, méprisent cette masse en haillons miséreux ; ils la traitent comme un bétail, injuriant grossièrement les chômeurs, sous prétexte que nombre d'entre eux, écrasés par la pauvreté, descendent jusqu'à devenir de véritables brutes.

Ceux qui sortent de cet enfer le doivent le plus souvent à quelque pot de vin habilement insinué au fonctionnaire de service.

Ghezzi, répugnant à se servir de pareils procédés, dut attendre plus de huit mois jusqu'à ce qu'enfin, il fut désigné à une usine d'appareils d'éclairage.

Il se heurte immédiatement au train endiablé du travail « rationalisé » ; il n'est pas un de ces nombreux « délégués » étrangers qui ne font que passer, et auquel le directeur rouge peut, en souriant, raconter que la « rationalisation bolchéviste » ne ressemble en rien à celle des capitalistes ; **Ghezzi** reste au travail ; tous les jours, il voit les conséquences de la super-exploitation se traduire en mutilations ; c'est en sang que s'inscrivent à ses yeux les chiffres qui, plus tard, finissent par percer à travers les commentaires des journaux officiels. Si, en 1926, il se produisait, pour 1,000 ouvriers de la Russie centrale, 169 accidents, le nombre augmente jusqu'à devenir 175 en 1927 ; mais, en 1928, un an après, la rationalisation battant son plein, c'est jusqu'à 213 que cet index grimpe, sur tout le territoire russe, et arrive à 339 en Ukraine, doublant celui d'il y a deux ans.

Ghezzi voit que ses compagnons d'esclavage, pour se délasser, pour détendre leurs nerfs usés par la rationalisation, ont recours au poison fabriqué par l'Etat russe : au vodka alcoolisé à 40°. Chaque fois que son attention est frappée par une victime traînant abrutie sur le pavé, involontairement lui revient à l'esprit la comparaison établie, vers juin 1928, par l'officiel savant **Markouson** : L'ouvrier de Moscou boit trois fois plus d'alcool que celui de Hambourg, et cinq fois fois plus que le prolétaire viennois.

Vers qui se tourner pour trouver une aide dans la résistance à l'esclavage ? Vers les prolétaires d'Occident ? Comment arriver à se faire entendre d'eux ? Les « délégués » d'Europe et d'Amérique passant à Moscou n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les parades officielles, les discours pompeux, les statistiques dociles des bureaucrates. Parfois, de loin en loin, surgit parmi eux un homme remplissant avec probité le mandat dont le chargent des camarades ouvriers. C'est l'impression qu'un de ces probes eut de **Ghezzi,** que relatent les lignes suivantes émanant du camarade **F. Bonnaud,** envoyé à Moscou en délégation, en 1928, par l'Union Locale des Syndicats Unitaires d'Angers.

Dès le premier soir de mon arrivée à Moscou, le 14 mars 1928, je fis la connaissance de **Francesco Ghezzi.**

A première vue, **Ghezzi,** jeune encore, le visage ravagé par les privations, dans lequel brillent deux grands yeux profonds et doux, et dont la mobilité et la puissance de pénétration est grande, fait l'impression d'avoir devant soi un homme de volonté et d'énergie farouches.

Ceci ne trompe pas et, de suite, notre conversation prit un caractère de discussion idéologique. Ses questions précises et pleines d'à-propos, dénotaient chez lui une grande culture intellectuelle et un esprit critique développé à l'extrême. Nous causâmes ainsi toute la nuit, et il vint me reconduire à l'hôtel Europe, où j'étais logé, vers 5 heures du matin ; nous nous quittâmes, non sans nous avoir donné rendez-vous pour quatre heures plus tard, heure à laquelle il devait se rendre à la Bourse du Travail, à la réunion des chômeurs.

A partir de ce moment, chaque jour nous nous voyons ; sa connaissance satisfaisante de la langue russe lui permit d'être pour moi un interprète fidèle, que je mis à l'épreuve peut-être plus que de raison, car je questionnais n'importe qui, quel que soit le lieu où je me trouvais, et sur des sujets souvent divers.

C'est grâce à lui que je pus visiter le musée **Kropotkine,** que je pus me rendre à la campagne et voir les paysans, que je pus enquêter dans des quartiers pauvres et populeux de Moscou, tel que **Taganka.**

Vivant dans une misère noire, puisqu'il était chômeur depuis huit mois, **Ghezzi** ne se plaignait jamais de sa

situation matérielle (et je pense que c'est pour me cacher cette détresse qu'il ne m'emmena jamais chez lui). Seul le manque de liberté, l'étouffement de la pensée libre le gênait; il en était malade, et malgré lui, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il clamait son idéal anarchiste, la stupidité et les crimes de la dictature.

Pendant tout mon séjour à Moscou, **Ghezzi** fut pour moi — qui ne voulait pas être aveuglé par le mirage des délégations — il me fut, dis-je, un aide efficace ; partout où je lui demandais d'aller, il m'y a conduit; quelles que soient les réponses faites à mes questions, il me les transmettait.

Sachant que je ne resterai pas muet à mon retour, **Ghezzi** savait le risque qu'il courait à m'accompagner et à me guider. Peu lui importaient ces risques ; il voulait que je fusse documenté sérieusement et sans bluff, aussi bien pour que contre l'action du gouvernement bolcheviste.

J'ai dit plus haut que **Ghezzi** chômait depuis huit mois. Chaque jour, à 9 heures du matin, il se rendait à la Bourse du Travail voir s'il trouverait quelque chose pour lui ; chaque jour il revenait bredouille, et chaque jour s'aggravait sa situation. En effet, au moment où je me trouvais à Moscou, il fallait pour subsister environ 55 à 60 roubles par mois pour un homme (et encore fallait-il ne pas se vêtir) et **Ghezzi** touchait à peine 30 roubles !

Depuis huit mois, il traînait cette misère, cherchant une bricole à faire à droite ou à gauche, mais hélas ! sans résultat.

Malgré cela, son désir de savoir le poussait à étudier toujours, et si je ne me trompe il devait, peu de temps après mon départ, suivre des cours supérieurs.

Ah ! s'il avait voulu piétiner ses idées, s'il avait voulu renier son idéal et devenir contempteur de la dictature, tout aurait changé. Il serait allé se caser à l'abri des besoins, dans un bon poste de fonctionnaire, se laissant vivre aux crochets des moujiks contribuables, en trouvant que tout va pour le mieux dans le pays de la dictature.

Mais il ne voulait pas de cela, même au prix de sa vie, et je me rappelle la flamme qui l'animait quand je lui parlais de **Pétrini,** et qu'il s'écria : « Quelle honte de l'accuser d'être un agent du fascisme, quand ils savent qu'il en fut un des plus farouches adversaires ! » Il ne croyait pas, ce pauvre **Ghezzi,** qu'un an plus tard, les tortionnaires du Guépéou pousseraient le cynisme jusqu'à l'accuser du même délit, lui le proscrit antifasciste, lui que l'on a mis

à prix comme une bête traquée, qui faillit payer de sa vie son action contre Mussolini et son gouvernement. Dans sa bonne foi, **Ghezzi** ne pouvait concevoir une telle bassesse, une telle hypocrisie.

Angers, le 9 décembre 1929.

F. BONNAUD.

En effet, pour des raisons qui ne sont pas encore rendues publiques juqu'à ce jour, **le Guépéou arrêta Francesco Ghezzi en mai 1929.**

Dans les griffes du Guépéou...

LA PEINE COMMENCE...

Qui a donné l'ordre d'arrêter **Francesco Ghezzi?** Qui a assumé la responsabilité de cette décision ? Tout est mystérieux dans ce cas, comme dans tous ceux confiés à la fameuse Section Secrète et Opérative de la police politique russe dite Guépéou, abréviatif à jamais haï par le prolétariat de Russie, masquant sous la dénomination bénigne de Direction Politique d'Etat, un des rouages suprêmes du gouvernement stalinien. Certes, l'ordre d'arrêt aura été contresigné par le chef de cette section, mais les véritables responsables de cet opprobre ont soin de se dissimuler pour échapper à l'opinion prolétarienne.

Quelle aura été la base sur laquelle ce déni de justice ouvrière a pu s'accomplir ? Sans doute un résumé ou plutôt un ramassis de tous les racontars que certains agents en civil, faisant partie de l'armée de mouchards grassement entretenus par l'Etat russe, auront établi ; on y aura adjoint probablement aussi toutes les dépositions de directeurs rouges, bureaucrates des trusts, contremaîtres suçant la sueur et le sang des ouvriers, sous prétexte de rationalisation, que la perspicacité et le courage prolétarien de **Ghezzi** gênaient. Il est si aisé d'extorquer une dénonciation à n'importe quel membre du Parti Communiste Russe, même aux militants du rang travaillant encore dans les ateliers ; ne suffit-il pas d'agiter aux yeux de ceux d'entre eux qui, estimant la franchise de notre ami, renâclent devant la mouchardise, la perspective de l'exclusion du Parti. C'était pour eux être classé parmi les suspects de quelque « déviation », candidats au chômage dès la première « compression de personnel » pour cause de rationalisation ; c'était le risque de s'en aller soi-même en prison et en exil par ordre administratif du Guépeou, tout cela pour

avoir enfreint la « sainte » discipline du Parti en refusant de moucharder un camarade loyal à la cause ouvrière.

Mais, enfin, à défaut des raisons réelles de l'arrestation de **Ghezzi**, est-il au moins possible d'en établir les motifs officiels ? Ici encore intervient le secret qui enveloppe tous les procédés du Guépéou. Tout ce que l'on peut savoir à ce sujet ne constitue que des hypothèses basées sur des bruits, des on-dit, des bribes de conversations. C'est un document émanant d'une organisation n'ayant officiellement aucun lien avec le gouvernement russe, qui donne le plus d'indications à ce sujet : un communiqué du Parti Communiste Italien laisse entrevoir que l'incarcération de **Ghezzi** serait due à la liaison que celui-ci entretenait avec « des groupements contre-révolutionnaires à l'extérieur ou (sic) à l'intérieur du pays ». Un point, c'est tout. Voilà le seul argument que puissent invoquer les communistes italiens quand on leur demande sur quoi ils fondent leur accusation affirmant que **Ghezzi** est un « espion » fasciste.

C'est en vain que l'on chercherait à deviner le motif de l'emprisonnement de notre ami, en examinant le caractère des diverses arrestations opérées en même temps que la sienne ; elles frappèrent, en effet, des anarchistes de tendances tout à fait différentes : il serait difficile de les soupçonner, avec un peu d'esprit de suite, d'avoir participé en commun à quelque œuvre pratique.

L'un d'eux, **André Andréiev,** est un individualiste absolu, ayant exposé ses idées récemment dans un livre de lecture ardue dont le titre seul de « Néo-Nihilisme » montre l'éloignement de la conception de **Ghezzi.**

Un autre, **Kharkhardine,** connu comme économiste, apprécié pour le travail qu'il exécutait au Commissariat du Peuple de l'Agriculture, avait déjà passé, il y a quelques années, dans les prisons russes. Comme pour **Ghezzi,** on se perd en conjectures au sujet de la raison officielle de sa détention préventive, qui se termina, elle aussi, par une peine d'emprisonnement de 3 ans.

Il en est de même pour **Khoudoleï** arrêté à la même époque et condamné par les mêmes procédés.

Pour savoir ce qu'est devenu **Ghezzi** après que les grandes portes du gros immeuble occupé par le Guépeou, sis Place Loubiauka, se refermèrent sur lui, il faut recourir aux témoignages, assez nombreux à l'heure actuelle, de ceux qui passèrent par ce calvaire avant lui.

C'est d'abord la fouille ignominieuse, brutale, sans égards pour la dignité ouvrière. Puis, après lui avoir enlevé tout

ce qu'il pouvait avoir de souvenirs personnels sur lui, de pauvres menus objets ou photographies lui rappelant sa famille ou ses camarades d'Italie, on l'emmena dans l'immonde cellule qui sert d'antichambre aux geôles bolchéviques, au « Chenil ». Dans cette chambrée grouillante de vermine, où le jour donne à peine à travers une fenêtre grillagée et étouffée par un volet, il aura séjourné quelques heures ; il aura frôlé là, non seulement les irresponsables victimes de la misère et du chômage, réduites à voler et à cambrioler par l'iniquité sociale subsistant en Russie stalinienne ; on l'aura obligé, lui, le prolétaire révolutionnaire, à se souiller au contact des nepmans spéculateurs, des communistes prévaricateurs, des gardes blancs de toute espèce

Plus tard on l'aura conduit, à travers de longs et interminables corridors, jusqu'au bureau du juge d'instruction ; derrière lui marchait quelque brute obtuse, le revolver en main, prête à tirer au moindre geste. Bien peu psychologues les directeurs du Guépeou pour croire influencer ainsi des hommes dans le genre de **Ghezzi** ; cela peut prendre sur des **Zinoviev,** des **Kamenev,** des **Radek,** des **Smilga,** des **Préobrajenski** d'aujourd'hui et de demain, détrempés par leur long séjour aux postes dirigeants du Parti Communiste Russe, affaiblis par le milieu, ne cherchant qu'à voir satisfaits les besoins matériels les plus raffinés et les plus étroits ; il est compréhensible que ces gens « reconnaissent » leurs erreurs dès que le plat de lentilles s'éloigne, mais combien les fonctionnaires du Guépeou perdaient leur temps en appliquant de pareils procédés à Francesco !

Le voici en face de son juge d'instruction : d'un côté le prolétaire, au travail depuis son jeune âge, et aussi depuis des dizaines d'années dans la lutte sociale, de l'autre quelque **Slaviatinski,** quelque **Agranov, Bielychev, Déribassov** ou autre **Routkovski** ; tantôt des frais émoulus des Universités « Communistes » pour qui le capitalisme, la lutte antifasciste, le travail à l'usine ne sont que des abstractions, sur lesquelles on a une opinion plus ou moins sincère, tandis que l'on sait concrètement que dans la vie actuelle tout privilège n'est acquis qu'à condition d'être du côté du manche, c'est-à-dire au flanc des dictateurs intellectuels. D'autre fois ces juges sont d'anciens ouvriers, d'anciens révolutionnaires, mais pour qui la révolution est faite depuis longtemps, parce qu'ils ont appartements spacieux, vêtements chauds, mangeaille copieuse et recherchée, le repos l'été dans quelque villa opulente, et puis ils sentent ceux-là

que c'est un peu de leur propre passé de révolté qui est là, en face d'eux, sous l'aspect de cet anarchiste ouvrier, leur demandant par toute son attitude, des comptes de leur conduite présente.

S'ils daignent un jour discuter avec quelque communiste non russe, incomplètement convaincu de la logique de leur façon d'agir, ils ne manqueront pas de parler des « garanties judiciaires » de leur procédure ; ils feront sonner bien haut que **Ghezzi,** comme en général tous les inculpés, sont interrogés par eux dans les quarante-huit heures suivant l'incarcération. Ils souligneront bien la différence existant entre le Guépeou du présent et la Tchéka du passé, regrettant en leur for intérieur le droit de châtiment illimité, dont celle-ci disposait.

Ils auront soin de passer sous silence qu'encore actuellement, outrepassant ses droits légaux, le Guépeou met à mort des anarchistes par « mesure administrative », comme le démontre le cas de **David Kogan** et **Achtyrsky,** dont il fallut bien avouer plus tard l'assassinat. Mais surtout ils éviteront avec soin de poser le problème de leur « justice » sur un terrain de classe. Que l'on se demande, en effet, par qui ces hommes sont-ils désignés, quel est le contrôle exercé sur eux ? Nommés dans les chancelleries du Guépeou, qui dépendent uniquement des instances supérieures de l'Appareil du Parti Communiste, jamais ils ne présentent de compte-rendu de leur activité devant les syndicats, les Soviets, ni même dans la presse censurée officielle. Qu'est-ce que le prolétariat a à voir avec l'instruction effectuée en son nom, par des gens désignés et opérant dans ces conditions ? Leur activité anti-ouvrière se donne d'autant plus librement cours qu'aucune limite n'entrave leur arbitraire. Le titre de « sliedovatel », qu'ils portent, ne correspond, en effet, que très approximativement à la signification du mot : juge d'instruction. En effet le jugement sera prononcé en se basant uniquement sur leur rapport, sans entendre aucune défense, et sans interroger témoins à charge ou à décharge. C'est le « sliedovatel » qui décidera lui-même s'il convoquera ou non les personnes sur la déposition desquelles l'inculpé voudrait baser sa défense. Et c'est livré à lui-même, dans l'ignorance de la législation soviétique, écrasé par la phraséologie de son juge et accusateur en une personne, dépourvu de défenseur, mis dans l'impossibilité de réunir les éléments prouvant ses alibis, que l'accusé ouvrier voit l'intellectuel jouer cette comédie de justice carnavalesque, sans pouvoir en appeler à sa classe. Toute cette

procédure se passe entre les quatre murs des bureaux du Guépeou et même la presse officielle et censurée n'en contient pas le moindre écho.

PRISON INTERIEURE

C'est là qu'au retour de sa première rencontre avec le magistrat de la classe ennemie que fut emmené notre ami. Dans les sombres cellules installées tout au centre de l'immeuble étouffent lentement les victimes du Guépéou. Il est impossible de savoir exactement qui s'y trouve ; de véritables révolutionnaires ouvriers voisinent avec des monarchistes avérés. Si la famille du prolétaire arrêté s'adresse au bureau de renseignements annexé à la Commandanture du Guépéou, elle ne sera informée du séjour de son nourricier que si cela plaît au juge d'instruction.

Parfois on peut obtenir quelques renseignements en s'adressant à l'œuvre du Secours aux détenus politiques que gère la citoyenne **Piéchkova,** ancienne compagne de Maxime Gorki.

Autrefois, cette œuvre avait une grande influence ; mais celle-ci est extraordinairement restreinte à l'heure actuelle ; le « Secours » n'a plus le droit de visiter les détenus en prison ; il ne connaît que les noms et prénoms des détenus que le Guépéou veut bien lui faire connaître ; il peut leur remettre un secours alimentaire très restreint ; en 1925 il dut même, à la prison de **Souzdal,** consentir à ce que la répartition des effets qu'il avait recueillis pour les détenus se fasse suivant le bon plaisir du commandant de cet établissement.

Il faut bien constater que le gouvernement russe interdit et poursuit toute œuvre analogue au Secours Rouge en Europe ; en effet, il ne tolère l'initiative de la citoyenne **Piéchkova** qu'à condition que celle-ci s'occupe aussi bien des réactionnaires emprisonnés que des détenus ouvriers de gauche ; par contre, maints camarades furent arrêtés et maintenus pendant des mois en prison pour avoir tenté d'organiser une association de secours aux détenus anarchistes.

C'est aussi très vraisemblablement dans la Prison Intérieure que se trouve (s'il est encore en vie) un autre réfugié politique en Russie, l'anarchiste italien **Alfonso Petrini.** Ouvrier tailleur, il avait cherché asile dans ce pays, après que fut prononcée contre lui, par contumace, une sentence de 30 ans de bagne pour participation à l'émeute d'Ancone. Après avoir un jour prononcé quelques paroles de critique sur le régime stalinien à la Maison des Emigrants poli-

tiques de Moscou, il fut arrêté vers le milieu de 1927. On ne sut jamais exactement ce qu'on lui imputait. Le délégué **Bizet,** de l'Association des Ouvriers de Précision de Paris, dut reconnaître, dans ses comptes rendus nettement favorables au gouvernement russe, qu'une fin de non-recevoir catégorique avait été opposée à sa demande de rendre visite à **Petrini ;** on lui répondit que celui-ci était au secret le plus absolu et que même les communistes de Moscou ne pouvaient le voir.

Par une coïncidence tout au moins bizarre, la police italienne fasciste s'appliqua, de son côté, à empêcher de connaître la vérité sur son sort ; en effet, fin 1928, la famille de **Petrini** fut officiellement avisée par la questure locale que celui-ci était décédé « dans un sanatorium en Russie ». Or, en octobre 1929, le communiqué officiel du Parti Communiste Italien, déjà cité, affirme qu'il vit encore ; ce document prétend que **Petrini** aurait été surpris « la main dans le sac » en flagrant délit d'espionnage pour le fascisme. Mais, alors, pourquoi ne pas exposer les données précises sur lesquelles se base cette accusation ? Depuis des mois, les anarchistes italiens, qui connaissent la conduite passée de **Petrini,** exigent que les accusations concrètes qui pourraient être dressées contre lui soient soumises à une commission d'enquête comprenant des libertaires. Alors, et seulement alors, il sera possible de décider si **Petrini** est un mouchard fasciste ou un de ces ouvriers révolutionnaires que le gouvernement russe torture jusqu'à la mort. En effet, le communiqué communiste cité dit : « **Petrini** jouit **malheureusement** d'une bonne santé ».

En présence d'un pareil état d'esprit, on comprend clairement pourquoi les gouvernants staliniens jetèrent le phtisique **Ghezzi** dans les cellules assassines de la Prison Intérieure. Continua-t-on à le mêler aux détenus gardes-blancs et concussionnaires dans les chambrées bondées et grouillantes dans une promiscuité odieuse ; ou bien le Guépéou préféra-t-il essayer de le déprimer par l'isolement hermétique ? En tout cas, il connut la semi-obscurité artificiellement obtenue grâce aux carreaux mats des fenêtres et aux étuis de tôle les entourant de toutes parts et ne laissant apercevoir qu'un tout petit bout de ciel gris.

Il sut, par l'appel grossier du geôlier, qu'il ne pouvait pas admirer même ce petit morceau de lumière ; il dut lire le règlement affiché sur les murs et accordant aux sentinelles **le droit de tirer sans avertissement préalable** sur tout détenu approchant des grillages.

Il traîna les nuits d'insomnie sur la maigre paillasse étendue sur le bas flanc, les pupilles déchirées par la lumière brûlant continuellement dans les cellules d'isolement ; ou bien dans les chambrées communes, il vit l'amusement des geôliers volant les heures de sommeil aux détenus en s'amusant à éteindre et rallumer alternativement l'électricité au bout d'un quart d'heure lors de leur passage devant les portes.

Il subit les caprices du Guépéou supprimant ses soupers les jours de fête sous prétexte d'alléger le travail des gardiens ; de semaine en semaine, il eut des lueurs de joie en voyant quelque modeste colis apporter un réconfort dans la lutte que son corps miné par la tuberculose soutenait contre l'écrasement de la prison. Mais combien ces bribes d'aliments étaient-elles découpées, hachées, triturées pour y chercher en vain un message d'amitié.

Lui, le tuberculeux, voyait cette ignominie consistant à garder en prison ses compagnons de détention, et lui-même, le blessé du poumon, pendant des mois, sans leur laisser un instant respirer l'air frais.

Toujours le silence qui démoralise, l'oisiveté qui ronge. Pas un morceau de papier, pas un bout de crayon ne lui avait été laissé entre les mains. Au bout d'une semaine, le geôlier lui tendait ce qui restait du premier livre lui tombant sous la main, dépenaillé, sans commencement ni fin, quelque œuvre absurde, feuilletonnesque, formant ce que l'administration décorait du nom pompeux de « bibliothèque ».

Que de fois n'aura-t-il pas senti son impuissance en face du savant mélange de mesures d'hygiène et de procédés despotiques dont usent les geôliers pour exaspérer les détenus ? D'une part, la cellule doit reluire de propreté, son parquet être ciré comme un miroir une fois la semaine ; à côté de cela, les emprisonnés sont obligés de nettoyer les cabinets avec des bouts de chiffon tellement usés que c'est presque de leurs mains qu'ils doivent faire cette besogne, sans qu'il leur soit même accordé un bout de savon pour se nettoyer après ce travail, sans que nombre d'entre eux aient seulement une serviette pour se débarbouiller quotidiennement.

Mais, où le caractère hypocrite du régime de surveillance se manifeste particulièrement, c'est dans la persécution constante à laquelle sont soumis nos camarades en se voyant épiés à tous les instants de leur vie par le petit trou

rond percé dans chaque porte, d'où un œil insolent nargue le prisonnier impuissant. Maintes fois, **Ghezzi** aura dû se réveiller en entendant les cris de quelque femme excédée dont les nerfs ne résistaient plus à cette insolence organisée. A quoi bon porter plainte devant le commandant passant chaque semaine pour la forme mais enterrant systématiquement chaque réclamation de détenu.

Si les progrès de la phtisie abattaient **Ghezzi** sur le lit il pouvait s'adresser aux impassibles serviteurs, usurpant le nom de médecins, prêts à couvrir tous les sévices de l'administration ; en face des cas les plus graves, ces aide-bourreaux se bornent à distribuer poudres et pastilles, se refusant même maintes fois à prendre la température des malades

Parfois, pour briser la monotonie de la solitude, il aura cherché, par quelque artifice ingénieux, à communiquer avec les cellules voisines ; il s'exposait ainsi, pour ce crime de sociabilité, aux pires représailles : se voir enlever tout vêtement et jeter dans un cachot obscur, humide et froid, d'où les plus forts sortent la poitrine brisée.

Sans doute, plus d'une fois en pleine nuit, la garde l'aura réveillé et emmené le long des corridors muets à quelque nouvel interrogatoire ; toujours la même tactique : terroriser l'ouvrier par l'ambiance nocturne, sinistre, pour l'obliger à abjurer ou à livrer les noms de ses amis.

Toujours pour observer la lettre des quelques dispositions tendant à faire croire à l'existence de « garanties judiciaires » dans le Guépéou, ponctuellement quatorze jours apres son incarcération, son acte d'accusation lui aura été présenté ; mais c'est en vain qu'on y chercherait des preuves, des indications, des présomptions de culpabilité. Toujours, en face des ouvriers révolutionnaires, le Guépéou se limite à annoncer, en une phrase, en une ligne, que l'inculpé a enfreint tel ou tel article du Code soviétique ; impossible de discuter cette prétention ; en effet, pas de données, pas de précisions pour établir l'accusation ; quelle ironie que de voir dresser contre des prolétaires du type de **Ghezzi** le fameux article 58, toujours utilisé dans de pareilles occasions, et parlant d'aide à la bourgeoisie mondiale.

Que l'on songe bien qu'à la Prison Intérieure nulle distinction n'est faite entre détenus politiques, ouvriers ou bourgeois et ceux de droit commun, si ce n'est pour accabler plus fort encore les détenus prolétariens ; il s'agit pourtant là d'emprisonnés dont la culpabilité n'est nullement établie, même du point de vue étroit de la clique stalinienne ; combien parmi eux ont simplement été arrêtés dans les « souricières », guet-apens tendus dans les maisons des ouvriers, objets d'un ordre d'arrêt ; c'est ainsi que s'en vont vers la Prison Intérieure, amis personnels, membres de la famille, visiteurs occasionnels, dont le seul crime est d'etre venu au logement d'un prolétaire comme **Ghezzi** ; on se représente aisément combien la bourgeoisie mondiale tire facilement profit de cette négation du régime politique ; combien il est facile aux bourgeois, dans la lutte quotidienne que les emprisonnés politiques (y compris les communistes) mènent pour préserver des restes de dignité dans leur existence, de rappeler qu'au pays où le Parti Communiste est au pouvoir, des revendications pareilles seraient systématiquement repoussées.

C'est d'ailleurs ce qui explique pourquoi on évite soigneusement de montrer aux « délégués » étrangers faisant leur tour de Russie en quinze jours, les prisons du Guépéou. Les dirigeants russes redoutent précisément qu'il ne se trouve une conscience ouvrière de communiste fanatique, mais probe et intelligent, pour se rendre compte du tort causé ainsi aux prisonniers capturés par la bourgeoisie occidentale. Craignant cette éventualité, ils se rabattent sur les renégats abandonnant l'anarchisme : leur besogne est aisée en face d'un **Colomer** qui, ayant connaissance de centaines de noms de camarades emprisonnés, se déclare satisfait après avoir vu un inculpé accusé d'avoir servi l'Okkrama tsariste, se camouflant en anarchiste.

Théoriquement, le Guépéou n'a le droit de maintenir la détention préventive que pendant trois mois. En fait, il lui est toujours loisible, après ce délai, d'obtenir une autorisation de prolongation auprès du Comité Central Exécutif des Soviets ; en effet, cette institution ne joue qu'un rôle de figurant rampant à plat-ventre devant le Secrétariat du Comité Central du Parti qui, pour se cramponner au pouvoir, n'a rien à refuser au Guépéou.

Dans le cas de **Ghezzi,** toutefois, la détention préventive ne dura qu'un mois environ. En effet, un des anarchistes arrêtés en même temps que lui, **Andréiev,** fit la grève de la faim exigeant sa libération. Les « sliedovatel » du Guépéou connaissant le caractère résolu de cet homme, n'osèrent pas appliquer la tactique employée envers **Boutov,** ancien secrétaire de Trotsky, que ses tortionnaires laissèrent mourir après trente-cinq jours de famine. Une sentence fut adoptée libérant **Andréiev,** mais condamnant **Ghezzi** à 3 ans d'« isolateur politique ». Comment ces jugements sont-ils établis ?

Tous les vendredis, le Collège du Guépéou, c'est-à-dire la direction supérieure de cette institution, comprenant des noms odieux comme ceux de **Menjinski** et de **Iagoda,** se réunit pour entendre la lecture des rapports des divers « sliedovatel ». Cette lecture se fait évidemment en l'absence des accusés. Chaque rapport est suivi de la conclusion du « juge d'instruction ». Le nombre des affaires entendues ainsi en une séance est très grand. Forcément, les membres du Collège se font une opinion sur chaque cas en se basant uniquement sur l'argumentation du « sliedovatel ». Les sentences adoptées sont copiées à la machine à écrire et communiquées à l'accusé sous forme d'un document bref conçu en quelques lignes ; il rappelle que le cas d'un tel a été entendu ; sans autres détails, il informe que la décision prise comporte un certain nombre d'années de prison ou d'exil. C'est tout. Le sort de l'accusé ouvrier est fixé.

L'arbitraire du Collège fera varier le lieu de l'exil ; parfois, en dépit de ses propres sentences, il transformera en fait le séjour dans un camp de concentration en un emprisonnement cellulaire. Il restera encore pour la forme, à **Ghezzi,** le droit d'en appeler au Procureur de la République ; celui-ci, pantin entre les mains de l'Appareil du Parti, quelque **Katanyan,** intellectuel raffiné et corrompu, ne pourra qu'acquiescer à la sentence de sa classe et approuvera que **Ghezzi** soit arraché au prolétariat.

Ghezzi n'est qu'une des nombreuses victimes de cette procédure ; il s'agit bien, en effet, non pas de quelques abus isolés, de quelques cas particuliers ; le Guépéou exerce là un **système** de répression, une **méthode** de châtiment. Il y est autorisé expressément par un décret en date du 10 août 1922.

Les traits caractéristiques de cette « justice » sont patents : ni le Collège, ni les « sliedovatels » ne sont jamais désignés par le prolétariat ; leur activité n'est jamais contrôlée par la classe ouvrière ; on ne saurait invoquer, en faveur du secret enveloppant les procès du Guépéou, la nécessité de ne pas divulguer aux réactionnaires la composition de l'Appareil de défense révolutionnaire. Il s'agit, en effet, de fonctions n'ayant rien à voir avec les recherches sur les complots se tramant contre la révolution, mais bien d'un rôle d'estimation établissant si les faits constatés sont réellement d'essence contre-révolutionnaire et pouvant être imputés à leurs auteurs présumés. Or, du point de vue ouvrier, il y a tout intérêt que cet examen se fasse aux

yeux de tout le prolétariat. Il n'est qu'un seul argument qui puisse être valable en face de ce système : c'est que les explications d'inculpés comme **Ghezzi** feront éclater leur attachement à la classe ouvrière et se retourneront, comme un réquisitoire impitoyable, contre les staliniens au pouvoir.

C'est pour cela que l'on évite de donner la moindre publicité aux débats ; c'est pour cela que l'on ne tolère pas le moindre défenseur, que l'on ne prend en considération que les dépositions choisies par le « sliedovatel » ; c'est pour cette raison, enfin, que le jugement lui-même n'est jamais publié.

Ce motif apparaît avec d'autant plus de clarté qu'il n'est plus possible d'invoquer aujourd'hui, en Russie, l'argument que font souvent sonner, dans les meetings, les orateurs officiels communistes rappelant le Comité du Salut public, où, en termes plus simples, la nécessité d'une justice extrêmement rapide et, par conséquent, forcément simplifiée, s'exerçant même au risque de commettre un certain pourcentage d'erreurs.

Cet argument tombe, en effet, quand on songe que, parallèlement aux « mesures administratives » appliquées à des **Ghezzi** journellement, au cours des années dernières, se tiennent en Russie des procès devant les tribunaux réguliers ; les accusés sont défendus devant ceux-ci par des avocats ; ils peuvent citer et citent des témoins en leur faveur ; la presse officielle parle, certes, sous un jour défavorable aux accusés, mais, enfin, donne, avec abondance, des détails sur ces procès ; ils durent des semaines et des semaines.

Voilà que le privilège de la publicité des débats est réservé à des monarchistes comme les Croisés de Voronèje, à des saboteurs de l'industrie comme les ingénieurs démolisseurs de Chakhty, à des concussionnaires et des prévaricateurs dans le genre des étoiles du Trust du poisson d'Astrakhan (on frémit en lisant les résultats dus à un contrôle superficiel exercé sur les « communistes » de ces Trusts quand on songe à la pourriture qui doit s'accumuler dans l'incontrôlable Guépéou).

Voilà brisé le mystère dont les dictateurs intellectuels enveloppaient, avec tant de soin, leur suppôt principal : le Guépéou.

Peut-on dire que c'est là la Justice prolétarienne nouvelle dont se gargarisent les pseudo-communistes escroquant le prolétariat ? Ne se trouve-t-on pas plutôt en pré-

sence d'une renaissance des procédés moyennageux que la jeune classe de « l'intelligentsia » a déterré au fond des arsenaux du féodalisme ?

PRISON DE BOUTYRKI

Peu de temps après sa condamnation, **Ghezzi** fut emmené au bagne de **Souzdal.** Mais, s'il suivit la route ordinaire des détenus, il dut passer quelque temps à la vieille prison tsariste de **Boutyrki,** reprise aujourd'hui par le Guépéou. Faut-il que celui-ci ait réussi dans son œuvre de macération de chair dans la **Prison Intérieure** pour que l'arrivée à **Boutyrki,** bâtie et organisée par l'absolutisme, provoque chez tous les détenus une légère détente.

A peine sorti de l'énorme automobile du service pénitentiaire du Guépéou, que les prolétaires de Moscou ont surnommé le « Corbeau Noir », **Ghezzi,** titubant de faiblesse, aura monté l'escalier de béton conduisant à l'immense vaisseau que forment les cellules du MOK, bâtiment cellulaire pour hommes. Là, enfin, plus de carreaux mats, plus d'étuis de tôle brisant le regard. La petite fenêtre cintrée laisse même voir, parfois bien loin, très loin, quelques champs d'un bleu estompé de la grande banlieue de Moscou.

Mais l'isolement hermétique étreint le condamné. Toujours seul sous les deux ailes de béton formant plafond, **Ghezzi** pourra marcher six pas en long, trois pas en large, songeant à ses frères captifs en Occident. Leur souvenir ici est plus douloureux, quand on songe que ce sont des gens s'intitulant communistes, comme tant d'emprisonnés d'Europe et d'Amérique, qui appliquent ce régime oisif d'encellulement aux détenus politiques de gauche. Pourtant, par les fenêtres montent les bruits des ateliers, parfois quelque chant, quelques bribes de musique qui viennent de l'autre partie de la prison, où sont les « droits communs » : il y a là non seulement les victimes de la faim et de l'ignorance, mais aussi nombre d'espions, de royalistes, de spéculateurs ; à eux, le droit de séjourner en commun, de travailler, de passer au club, tandis que les **Ghezzi** s'étiolent dans les cellules.

En effet, les quelques adoucissements apportés, comparativement au régime de la Prison Intérieure, ne peuvent effacer les effets de la ségrégation qui est imposée pendant des années à des camarades d'idées de **Ghezzi,** comme **Axelrod** et **Gourévitch.**

Faut-il s'étonner si, après sept ans de cette existence, un homme comme **Motchénovski,** lui aussi ouvrier anarchiste, écrasé par la solitude, finit par écrire au journal la « Pravda » pour abdjurer tout ce qui avait fait le fond de sa vie.

Vraiment, les communistes officiels qui brandissent cette abjuration comme un bon argument confirmant combien leur thèse attire les esprits révoltés du prolétariat, donnent la mesure de leur déchéance.

Sept ans seul ! Seul à tournoyer, pendant l'heure de promenade, sur le préau asphalté, guettant furtivement si une face amie, risquant le cachot, ne se montrera point aux grillages pour lancer un sourire de frère ! Sept ans à compter les nuits de tourmente, à se retourner sur son grabat, cherchant en vain à échapper à la lumière électrique qui ne s'éteint que chez les tout grands malades.

Sept ans de famine, parce que le Guépéou lui avait supprimé sa correspondance et ne lui laissait passer des secours qu'à de longs intervalles.

Dans cette **Boutyrki,** vivres et journaux, papier et crayon, ces derniers points d'appui auxquels s'accrochent la santé et la raison du prolétaire incarcéré, ne peuvent s'obtenir que si l'on a de l'argent, ou que le Guépéou daigne laisser passer les dons de solidarité de votre famille.

Gare au détenu qui cherche à briser le cercle de l'isolement, ne serait-ce qu'en se lançant le souhait de bon avenir à l'occasion du Premier Mai ; l'administration, avec joie, en ce jour de recueillement prolétarien, assomme, dans les cachots, les ouvriers emprisonnés qui veulent participer aux démonstrations du prolétariat rebelle.

Plus tard, dans la partie réservée aux détenus privilégiés, passera un **Lansbury,** signera un témoignage élogieux au Livre d'Or de la prison, tandis qu'à quelques mètres de lui des ouvriers révolutionnaires croupiront dans le dénuement complet, obligés de lutter même pour avoir régulièrement l'eau leur permettant de se maintenir propres.

Pour **Ghezzi, Boutyrki** ne fut qu'une étape et sa peine, déjà depuis neuf mois, il la fait au pénitencier de **Souzdal.**

PRISON DE SOUZDAL

Enfin, la solitude de **Boutyrki** s'ouvrit. Un beau jour, **Ghezzi** fut extrait de sa cellule et, après ce long isolement, se vit mêlé à la troupe des condamnés de tout genre partant vers les diverses prisons de la Russie. Moscou aura scintillé devant lui pendant le rapide parcours en camion

automobile, bourré de son chargement humain, et maint ouvrier passant se sera arrêté, étonné, un instant, voyant au milieu des hardes, des haillons, de la misère humiliée se dresser, le front fier et les yeux profonds de notre ami, cherchant pendant cette lueur du monde sans grillages qui passait, à voir un regard solidaire.

Puis, jusque Vladimir, le wagon cellulaire où, déshabitué du contact avec les hommes, **Ghezzi** écouta ses compagnons de route, cherchant avidement à travers les mots imagés de l'argot des voleurs à entendre percer quelque écho lointain de la vie des usines.

A Vladimir, un fonctionnaire, raide, froid, muet, du Guépéou aura repris livraison de sa personne, et en route vers **Souzdal** ; encore quelques dizaines de kilomètres pendant lesquels il faut vite humer l'air des champs, boire les rayons du soleil avant de se voir renfermer à nouveau dans la cage de pierre. Tandis qu'autour de lui filait la campagne russe, que Francesco avait appris à connaître et à aimer au cours de ses pérégrinations, il songeait sans doute à ceux qu'il allait voir dans sa Bastille nouvelle ; il se les imaginait ayant fait cette même route, comme lui, entre des visages ennemis, mais l'hiver, transis, roulés en boule sur eux-mêmes, dans les petits traîneaux de paysans, filant dans la neige et la bise.

Vite devant lui passent les maisonnettes de Souzdal, ses églises, ses bâtiments réquisitionnés et occupés par les divers services des troupes du Guépéou, réunies en quantité pour garder « l'isolateur politique ».

Celui-ci apparaît enfin ; l'auto s'engouffre dans le tunnel du passage voûté, puis de nouveau la séquestration recommence.

Aujourd'hui « isolateur politique » du Guépéou, hier prison de monastère du tsarisme où le féodalisme enfermait ses ennemis des sectes religieuses.

Où aura-t-on mis **Ghezzi?** Dans les nouveaux bâtiments, un peu retapés pour recevoir de nouvelles victimes ? Ou dans l'humide bloc ancien où même l'été on doit entretenir du feu, sous peine de voir moisissures et champignons envahir complètement les murs des cellules ?

Après les premières heures passées à se tasser dans le nouveau cadre rigide formé par les vieilles voûtes et les fenêtres grillagées parlant de siècles de tourments, **Ghezzi** aura été conduit au préau où enfin il pourra non seulement tourner sur de l'asphalte comme un fauve encagé, mais voir des visages amis entrés dans le calvaire avant lui.

C'est **Varchavski,** à Souzdal depuis 1927 pour s'être joint à la campagne internationale en faveur de Sacco-Vanzetti ; oui, c'est pour cela qu'un ouvrier, qui prit part du côté des rouges à la guerre civile, qui fut blessé dans celle-ci, est en prison depuis plus de deux ans ; voyant interdire par le gouvernement russe toute réunion organisée par des anarchistes en faveur des victimes de la bourgeoisie dollariste, il protesta dans des tracts dactylographiés rappelant qu'à côté des Sacco-Vanzetti d'Amérique, il y avait leurs frères d'idées de Russie assassinés sans jugement, comme **David Kogan** et **Achyrski,** ou séquestrés dans toute la « sixième partie du monde ».

C'est **Guérassimtchouk,** coupable d'avoir été le gérant de la dernière imprimerie anarchiste, autorisée légalement par la dictature de l'« intelligentsia » ; il paie de trois ans de Souzdal et de l'exil illimité le crime d'avoir imprimé légalement des œuvres classiques de l'anarchisme, les ouvrages des Kropotkine, des Bakounine, des Reclus, examinés par la censure qui les mutilait de toute phrase pouvant s'appliquer même indirectement à la situation actuelle russe.

Le cœur serré, ces amis auront écouté la toux fendre la poitrine de **Ghezzi** ; ils savaient, eux, qu'à Souzdal encore, comme dans les autres prisons du Guépéou, le médecin n'est que le plat valet du commandant ; ils vivaient déjà en pensée, comment Francesco pourrait finir, « soigné » par cet homme n'osant même pas obtenir une cellule au soleil pour un détenu à la veille de sa mort.

A moins que... avant cela, prenant prétexte de quelque protestation contre des brimades par trop humiliantes, **Ghezzi** ne se voit entraîné comme le furent les socialistes révolutionnaires de gauche **Jeleznov, Podgorski** et **Guérassimov,** vers d'autres bagnes, battus, insultés odieusement ; ils partirent vers une destination inconnue ; c'était pour eux peut-être les fameuses **Solovki.**

LES ILES SOLOVKI

Perdues en Mer Blanche vers le cercle arctique, ces îles séparées du reste du monde pendant neuf mois par les glaces, ne furent plus utilisées comme lieu d'emprisonnement par les tsars depuis des centaines d'années. Les dictateurs de « l'intelligentsia » n'hésitèrent pas à jeter des prolétaires révolutionnaires sur ces bouts de terre ensevelis dans les glaces, sachant que pendant des mois

ils seraient là soumis au pouvoir illimité de la garnison. Depuis longtemps déjà, celle-ci s'amusait sadiquement à traquer les détenus politiques, lorsqu'en décembre 1923, ces tourments aboutirent à un massacre de détenus désarmés.

Un instant, sous la pression de l'indignation qui montait dans l'Europe prolétarienne, le gouvernement russe fit semblant de céder ; vers 1925, il annonça officiellement son intention de liquider le camp de Solovki ; il ne manqua pas, à cette occasion, de célébrer sa propre clémence et générosité ; il eut bien soin de ne pas libérer les prisonniers, mais de les transférer dans les bagnes du continent.

Dès que l'opinion ouvrière cessa de s'intéresser aux Iles Solovki, le gouvernement russe recommença à y amener les emprisonnés de la gauche ouvrière ; illégalement, les détenus firent connaître l'arrivée de nombreux anarchistes et ouvriers condamnés pour faits de grèves.

Les dirigeants russes ont soin d'empêcher les délégués étrangers, même les plus crédules, de visiter la Bastille de Solovki. On trouvera des traces de cette interdiction jusque dans le livre de l'avocat **Guibaud-Riboud,** si prolixe en louanges à la tyrannie des intellectuels ; il doit néanmoins reconnaître que tout ce qu'il put obtenir sur ce point, c'est la promesse d'une visite au moment de la reprise de la navigation, promesse qui ne fut jamais tenue.

Verrons-nous un jour **F. Ghezzi,** le prolétaire révolté italien trainé vers ce pays de la nuit polaire pour assouvir la vengeance de ses bourreaux ?

N'avait-il pas déjà au début été question de l'envoyer dans cet autre bagne qui servit à Koltchak, l'isolateur politique de Verkhné-Ouralsk ?

PRISON DE VERKHNE-OURALSK

Il s'attache à cette prison depuis février 1927, le souvenir odieux des sévices auxquels se livra le Guépeou après la grève de la faim à laquelle fut acculé l'ouvrier sans parti **Bieliankin.** Enfermé dans une cellule avec quatre Géorgiens dont il ne comprenait pas la langue et ne pouvant plus résister au mutisme continuel auquel il était réduit, ce prolétaire **dix-sept** jours durant refusa toute nourriture. C'est alors que la direction de la prison voulut l'alimenter de force. Les gémissements que lui arracha la douleur pendant cette opération mit hors d'eux les détenus encagés qui n'eurent que la ressource de frapper aux portes des cellules et hurler leur désespoir.

Par représaille c'est pendant trois jours que les gardiens assommèrent les prisonniers ; suivant leur habitude, ils s'acharnèrent sur les femmes les trainant par les cheveux dans les corridors.

Le gouvernement russe calcule qu'il serait plus aisé d'écraser **Ghezzi** dans cette prison isolée et éloignée de centaines de kilomètres de tout chemin de fer. Mais même dans les pénitenciaires plus rapprochés des centres civilisés les fonctionnaires du Guépeou n'hésitent pas à exercer leur arbitraire.

PRISONS DE TOBOLSK ET DE IAROSLAV

Depuis 1927, les camarades **Axelrod** et **Gourévitch** paient par l'encellulement strict à **Boutyrki** le fait d'avoir au bagne de Tobolsk participé à la protestation collective de leur chambrée. Ces hommes avaient été poussés aux dernières limites de la patience en les obligeant à garder dans leur local étouffant les tinettes d'aisance qui débordaient sur le sol

Quant à l'isolateur d'**Iaroslav,** il entrera dans le souvenir des prolétaires révoltés, lié à la figure du détenu **Isa Chkolnikow.**

Pendant les deux dernières années, continuellement, sans recevoir de démenti, le Secours aux Anarchistes emprisonnés en Russie ne cessa de signaler les tortures infligées à ce révolutionnaire.

Le but des dirigeants russes est atteint. **Isa Chkolnikow** est devenu fou et **continue à être gardé** dans la section des aliénés de la prison de **Boutyrki.**

EXIL

Mais, enfin, si les poumons de **Ghezzi** résistent à toutes les épreuves auxquelles il plaira au gouvernement russe de les soumettre, notre camarade peut-il compter être libre après avoir accompli ses trois ans de prison ?

Nullement, répondons-nous en nous basant sur la généralité des cas des ouvriers de gauche emprisonnés. **Toujours,** après la fin de la peine de prison, le Guépéou exige avant la mise en liberté une déclaration de renoncement aux opinions qui furent la cause de l'emprisonnement. Le refus entraîne une nouvelle peine d'exil.

Quel est donc le sort réservé **automatiquement** à notre camarade ?

Les exilés partent, conduits par étapes, vers les régions les plus lointaines de la Russie. Ce transfert est, à lui seul,

un martyre ; en haillons, mêlé aux détenus de droit commun, soumis aux sévices des prisons de passage où l'administration est omnipotente en face de la population flottante des transportés, **Ghezzi** s'en ira, chassé par le bon plaisir des dictateurs, vers quelque coin de la Sibérie, du Turkestan ou de l'Extrême Nord russe.

Non seulement il devra supporter les tourments pour son propre compte, mais il devra rester impuissant devant les insultes auxquelles se livre l'escorte du Guépéou, pourchassant, pendant les étapes parcourues à pied, nos camarades femmes affaiblies par la prison et qui, parfois, s'abattent en cours de route, comme ce fut le cas de **Alia Liliental.**

Au bout de ce chemin douloureux, ce sera quelque hameau perdu dans les steppes du **Kazakstan**; à moins que les acolytes de Staline ne préfèrent lui désigner, comme séjour, la région désolée de **Touroukhansk** où, dans la « toundra » marécageuse, végètent misérablement les tribus primitives et éparses de Samoyèdes et d'Ostiaks ; encore, ce voisinage de primitifs vaudra-t-il mieux que la promiscuité ignoble d'anciens gendarmes tsaristes ou d'agioteurs nepmans à laquelle on force, par exemple, le camarade **Kouznetzow** qui, après un premier terme d'exil, en recommence un autre à **Kuya,** bourgade de cinquante huttes ; ces transferts sont fréquents ; maintes fois, lorsque le corps des exilés commence à s'adapter au climat septentrional, le Guépéou les fait brusquement déporter vers les régions chaudes et humides du **Turkestan,** vers **Tachkent,** vers l'**Asie Centrale** où, victimes du brusque contraste, ils deviennent la proie sûre de la malaria.

L'exemple le plus typique de ces transferts est celui d'**Aron Baron,** nom qui, depuis 7 ans, ne cesse d'être publié par la presse libertaire ; en effet, notre camarade fut traîné de **Solovki** à **Moscou,** de **Tachkent** à **Tourukhansk,** de **Karassino** à **Ienisseisk.**

Tous les moyens sont bons, pour le gouvernement russe, pourvu qu'ils aboutissent au but final : **faire mourir lentement les déportés.** La méthode la plus pratique est de les affamer. Dans les régions désolées du Nord, où la base de l'alimentation est le poisson, où la farine elle-même est un luxe, les exilés en masse tombent victimes de la tuberculose et du scorbut.

Le Guépéou réduit leurs dernières chances de salut en les acculant systématiquement au chômage. Il opère en se

servant d'une résolution adoptée servilement par les sous-verges, qui usurpent le nom de C. G. T. russe et qui exclut des syndicats tous les exilés politiques, condamnés administrativement ou non. Ainsi se trouve fermée, pour les déportés, toute possibilité légale d'avoir du travail.

Il en est de même, fréquemment, pour le logis ; car, maintes fois, quand les ouvriers exilés finissent par trouver quelque habitation, ils en sont expulsés pour pouvoir y loger un favori quelconque du Parti.

Le gouvernement stalinien accorde 6.25 roubles par mois aux déportés administrativement ; cette somme, qui représente à peine deux journées de salaire moyen, est payée irrégulièrement et après de très longs intervalles ; cela se passe dans des régions comme celle de **Touroukhansk,** où le tsarisme lui-même était forcé d'accorder quinze roubles.

Mais, comme toutes ces persécutions matérielles ne suffisent pas à briser l'esprit des prolétaires rebelles, on y ajoute de nouveaux procédés abusifs ; non content d'obliger nos camarades à se faire contrôler jusque une et deux fois par semaine pour les maintenir à leur domicile forcé, à la veille de tout grand anniversaire ils se voient emprisonnés pour plusieurs semaines. Tel fut le cas de **N. Bieliaev, à Minoussinsk,** où lui et d'autres camarades furent mis en prison pendant les fêtes d'Octobre de l'anniversaire de la Révolution. On les libéra quelque temps après, expliquant simplement qu'ils avaient été incarcérés par malentendu.

Rien d'étonnant donc à ce que, poussés au désespoir par cet ensemble de persécutions matérielles et administratives, un nombre important d'ouvriers déportés mettent fin eux-mêmes à leurs souffrances en se réfugiant dans le suicide.

Est-ce à cela que les insulteurs du prolétariat russe veulent acculer **Francesco Ghezzi?**

Protestations

QUE FAIRE?

Il est encore possible d'empêcher le gouvernement russe de réduire **Francesco Ghezzi** à la mort.

Les dirigeants staliniens ne sont pas des gens à se laisser influencer par des considérations sur le tort que cause à la libération ouvrière un cas d'injustice antiprolétarienne comme celui commis envers notre ami. Ils ne reculent que devant des arguments de force.

Or, pour pouvoir maintenir et étendre la dictature de leur caste, ils cherchent à faire, dans les autres pays, une

vaste besogne de « préparation morale », s'efforçant de faire croire au prolétariat mondial qu'en Russie ce sont précisément les prolétaires qui gèrent eux-mêmes le pays.

Jamais encore, il ne se présenta de cas aussi limpide et précis que celui de **Ghezzi** pour démontrer combien ils mentent dans cette assertion ; aussi, le simple fait de faire la lumière en grand sur ce cas, devant la classe ouvrière, mine et sape un des facteurs puissants auquel le gouvernement russe espère s'accrocher : la confiance du prolétariat occidental.

Il suffirait que la protestation de ce prolétariat soit assez large pour que les gouvernants staliniens comprennent qu'il leur est plus dangereux encore de maintenir **Ghezzi** en prison, d'en faire un symbole éternel et poignant en le martyrisant, que de le mettre dans cet état de liberté apparente mais si restreinte à laquelle il serait réduit aussi bien sous le capitalisme d'Etat russe que s'il finissait par être banni dans les pays du capitalisme privé de l'Europe Occidentale. C'est à élargir et intensifier cette protestation qu'il faut s'attacher.

Car elle est commencée. Depuis mai 1929, dans les pays les plus éloignés, les groupements politiques les plus divers de la gauche ouvrière ont affirmé tout ce qu'il y avait d'odieusement antiouvrier dans l'emprisonnement et la condamnation de **Ghezzi.**

Il est difficile d'énumérer toutes les interventions qui se sont déjà produites en ce sens ; on ne trouvera ici que celles dont le Comité pour la libération de **Ghezzi** a eu connaissance

Pour la permière fois dans l'ordre chronologique, la nouvelle fut rendue publique dans « La Lutte de Classes », par **B. Souvarine** qui, d'habitude, n'est pas tendre dans ses appréciations pour les anarchistes; mais le fond de classe du problème posé par le cas **Ghezzi** dominait, pour lui, toute autre considération ; il est surtout, dans cet article, quelques paroles concises qui résument tout l'essentiel de la question. Les voici :

« Le Guépeou espionne, provoque, moucharde, arrête, instruit, juge, condamne, emprisonne et déporte — exécute même — et le tout à huis-clos. Pas un mot dans la presse. Pas de contrôle de l'opinion ouvrière. Pas de défense. Pas de témoignage. Pas de garantie.

« Ce régime déshonore le nom même de communiste. Tout ce qu'il y a de sain, de digne, de sérieux dans le mou-

vement révolutionnaire, va protester avec nous contre cet état de choses à l'occasion de l'arrestation injustifiée de Francesco Ghezzi ».

Presque en même temps, le « Libertaire » dénonçait le crime que venait de commettre le gouvernement russe. Depuis ce jour, tenacement, l'organe de l'Union Anarchiste Communiste Révolutionnaire ne cessa de le rappeler à chaque occasion, empêchant les escrocs de la cause ouvrière d'enterrer le cas **Ghezzi** dans l'oubli. Tour à tour, **Ugo Treni, Guigui, Fabbri,** chacun, suivant l'aspect de l'activité sociale qui les passionne le plus, mais tous unis pour dénoncer l'indignité de l'arrestation que le mouvement communiste tâchait de dissimuler, vinrent affirmer leur solidarité avec **Ghezzi.**

Comme toujours, dans les campagnes ouvrières justes, la petite feuille « Germinal » clamait, elle aussi, dans sa masse industrielle des lecteurs ouvriers du Nord, son adhésion à la protestation qui montait. La « Voix Libertaire » ne manqua pas d'y apporter son appui.

De Suisse, le « Réveil », de Genève, dans son ton habituel, de sang-froid, mais aussi de tenacité, vint se joindre aux ouvriers indignés.

Les milieux anarchistes italiens, qui connaissaient le passé de **Ghezzi** d'une façon plus directe, furent particulièrement émus. Les proscrits ouvriers, traqués par le fascisme mussolinien, tinrent à affirmer publiquement leurs sentiments d'indignation en face de la réaction stalinienne. Le Comité pour les Victimes politqiues de Flémalle (Liége), engagé dans une agitation intense pour empêcher l'extradition et l'assassinat de l'ouvrier anarchiste italien Bartolomei, trouva néanmoins nécessaire de réagir de suite ; ses télégrammes fermes au gouvernement russe et aux ambassades staliniennes ne purent jamais rencontrer aucun démenti.

C'est au même silence couard que l'ambassade russe à Paris se voit réduite en face de la lettre concise, mais courtoise, qui lui fut adressée par le Comité Anarchiste pour Victimes Politiques agissant à Paris.

Pourtant, le gouvernement russe finit par comprendre qu'il lui est de plus en plus difficile de cacher l'incarcération de **Ghezzi.** Les ouvriers italiens émigrés en France l'apprirent par la « Lotta Umana », « Il Monito », « Fede » ; cette dernière publication, non seulement attirait l'attention prolétarienne sur l'activité antimilitariste passée de **Ghezzi** en Italie, mais reproduisait un appel poignant de

la compagne de **Petrini** cherchant en vain à savoir si son compagnon était vivant ou mort.

Les dirigeants staliniens firent agir leurs valets en Occident ; l'organe communisant de langue italienne, « Il Riscatto », paraissant à Bruxelles, fut le premier à se souiller en essayant de lancer la légende de **Ghezzi** passé au fascisme ; il fut suivi par les torchons du même calibre paraissant dans d'autres pays ; le procédé était identique et digne des mœurs régnant actuellement dans les Partis Communistes : l'insulte était lancée sans la faire suivre de l'ombre d'une preuve.

Ce procédé ne fit que jeter de l'huile sur le feu ; de partout, les émigrés anarchistes italiens soulignèrent, devant le prolétariat, cette impuissance du mouvement communiste, incapable de fonder son accusation, même sur des présomptions ; la démonstration en fut faite magistralement dans l' « Adunata dei Refrattari » de New-York qui, d'ailleurs, dès le début, s'attacha à défendre la cause de **Ghezzi.**

D'autre part, dans la presse communiste de gauche, la revue « Contre le Courant » avait su, avec précision, se situer en face du problème soulevé par l'arrestation de notre camarade ; sans rien atténuer des divergences d'idées et de tactique, avec fermeté, cette publication exigea sa mise en liberté ou un jugement public.

Le cas **Ghezzi** ne pouvait laisser indifférente une autre revue ouvrière de combat : « La Révolution Prolétarienne » ; il était pour elle de toute logique, parce qu'ayant posé la question dans bien d'autres occasions identiques, de venir donner son poids de probité, de capacités et d'ardeur du côté de l'ouvrier révolutionnaire embastillé sans jugement ; la plume de **J. Mesnil,** avec sérénité, profondeur et force, défendit, dans la « R. P. », à l'occasion de l'affaire **Ghezzi,** le droit du prolétariat de contrôler les actes de défense sociale que l'on prétend accomplir en son nom.

A côté de la presse révolutionnaire, de nombreuses associations ouvrières avaient fait entendre leur voix. Dans « Der Syndikalist », **Kater** et **Orobon,** secrétaires de l'Association Internationale des Travailleurs, portaient à la connaissance de l'opinion ouvrière l'ardente lettre de protestation qu'au nom des milliers de membres de leur organisation ils avaient adressée au gouvernement russe. « Le Réfractaire » faisait connaître qu'à son tour le Bureau International Antimilitariste signifiait aux dirigeants russes l'indignation des réfractaires à la guerre.

« Le Fonds de Secours pour les anarchistes syndicalistes et anarchistes emprisonnés en Russie » qui, depuis que la lutte pour la libération de **Ghezzi** est commencée, ne ménage pas son effort dans celle-ci, vient de publier une nouvelle protestation de l'Association Internationale des Travailleurs, mais qui, cette fois, est appuyée par de grands noms de la pensée d'Allemagne, comme **Ernest Toller, Heinrich Mann, Kate Kollwitz,** et bien d'autres.

Cette voix des penseurs allemands vient élargir la brèche faite dans le rideau de silence et de mystère créé par le gouvernement russe et que déchirent les questions loyales que porte notre brochure, questions signées des noms non seulement grands, mais probes, comme ceux de **Romain Rolland** et de **Léon Werth** ; points d'interrogation anxieux, posés par des hommes qui, d'autre part, ont toujours montré leur souci de ne jamais appuyer, ne serait-ce qu'indirectement, une campagne dont userait la bourgeoisie occidentale.

A côté des hommes de la pensée, complétant l'effort concordant pour **Ghezzi** de « ce qu'il y a de sain, de digne, de sérieux dans le mouvement révolutionnaire », l'homme de l'action a voulu l'apporter : le socialiste maximaliste italien, **Fernando de Rosa,** quelques semaines avant de venir déchirer de ses balles les noces de la bourgeoisie belge et du fascisme italien, dans les lignes qui suivent, rappelait, au monde ouvrier, ce qui devait être fait pour **Ghezzi :**

« **Ghezzi** aurait aimé tomber en face de l'ennemi sous les coups de la réaction. Au lieu de cela, il lui faut mourir dans les prisons du **premier Etat ouvrier** du monde.

Ghezzi est bien le symbole d'opposition à la nouvelle classe d'oppresseurs, celle du Parti Communiste russe actuel. Le prolétariat doit le sauver par une vigoureuse protestation, de la mort dont il est menacé ».

Oui, c'est bien cela. Aidez à maintenir **F. Ghezzi** en vie ; que la solidarité ouvrière lui permette d'avoir encore en prison le bout de pain grâce auquel il restera physiquement debout jusqu'au jour où le gouvernement russe comprendra qu'il perd définitivement tout crédit auprès du prolétariat en maintenant **Ghezzi** dans ses bastilles ; en ce jour-là, il faudra bien rendre à la lutte ouvrière celui qui en est resté toujours moralement le digne militant.

Pour le Comité :

I. METT.

Post-face

Au moment où cette brochure était déjà sous presse, le gouvernement russe réagissait de façons diverses contre la campagne pour la libération de **Ghezzi.**

D'une part, il fait répandre par une de ses agences à l'étranger, notamment par les groupes communistes italiens organisés en Belgique, un communiqué tendant à présenter **Ghezzi** comme ayant participé à un attentat terroriste contre une organisation du Parti Communiste russe.

En effet, le « Riscatto » du 16 février 1930 annonce que : « En 1927, une bombe fut lancée contre le Comité Communiste de Moscou. L'auteur, un certain Andréevitch, fut arrêté et avoua avoir fait partie du même groupe de Ghezzi qui avait préparé l'attentat. »

Pour anéantir immédiatement ce mensonge, il suffira de rappeler que **jamais en 1927 aucun journal officiel, publié en Russie dite soviétique, ne signala de bombe lancée contre le Comité de Moscou du Parti Communiste russe.** Il suffira, pour démasquer l'irresponsable auteur de ce canard se camouflant sous le pseudonyme de **Effe,** d'exiger de lui qu'il présente un journal quelconque de cette époque, émanant même de son Parti, qui relaterait l'attentat ; le silence sur ce point démontrera que cette nouvelle est inventée de toutes pièces et créée pour les besoins de la cause.

Nous apprenons d'autre part, de source absolument sûre (que nous ne pouvons désigner pour ne pas livrer de nouvelles victimes au Guépéou), que « **Ghezzi** est placé à Souzdal dans une cellule sombre et humide ».

Ces deux manœuvres ne sont-elles pas liées entre elles ? La première ne constitue-t-elle pas « une préparation morale » à l'étranger permettant de présenter plus tard l'assassinat de **Ghezzi** comme l'exécution d'un terroriste ?

Prolétaires, intervenez partout pendant qu'il est temps encore !

Que votre voix s'élève puissante pour faire entendre aux dirigeants russes et à leurs valets à l'étranger, que la responsabilité d'un pareil meurtre entraînerait pour eux des conséquences graves !

Pour le Comité : I. METT.

Février 1930.

Pour Francesco Ghezzi

... Nous demandons qu'il soit libéré immédiatement et qu'il soit autorisé à aller vivre à l'étranger si bon lui semble. Nul doute qu'il n'y reste ce qu'il a toujours été : le compagnon de tous ceux qui luttent pour l'émancipation de la classe ouvrière et l'avènement d'une société prolétarienne.

Romain Rolland ; Edouard Autant, architecte ; **Mme Autant-Lara,** de la Comédie Française ; **Jean-Richard Bloch ; Félicien Challaye ; Mme Duchêne, Georges Duhamel ; Luc Durtain ; J. Grandjouan ; Panaït Istrati ; Ch. André Julien ; P. Langevin ; Marcel Martinet ; Frans Masereel ; Mathias Morhardt,** ancien Secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme ; **Charles Vildrac ; Mme Andrée Viollis ; Léon Werth.**

LES ARTS GRAPHIQUES, soc. coop. ouvr.
201, ch. de Haecht, Bruxelles. Gér. : J. Van Trier.